

Lycée Eugène Delacroix

5 rue Pierre et Marie Curie

94700 Maisons-Alfort

Année 2017-2018

Textes et documents

Classe de Première S2

La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI^{ème} siècle à nos jours

Séquence: Puissance de la parole, des discours et des hommes

Introduction: Eloquence : exemples antiques (textes complémentaires)

- Démosthène, Troisième Philippique, 3 à 6 (344 avant J.V)
- Cicéron, Première Catilinaire, 1 (Novembre 63 avant J.C)

Lectures analytiques:

1) Etienne de La Boétie: ***Discours sur la servitude volontaire*** (1576).

De "Celui qui vous maîtrise..." à "fondre en bas et se rompre".

2) Jean-Jacques Rousseau: ***Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*** (1755)

De "Le premier qui, ayant enclos un terrain..." à "la terre n'est à personne", de "Tant que les hommes se contentèrent..." à "la plus fertile en blé".

3) Victor Hugo, "***Les caves de Lille***", mars 1851.

De "Figurez-vous ces caves..." à "pas assez d'air pour respirer", de "Et au milieu de tout cela..." à "ce Christ qu'on appelle le peuple!", de "Messieurs, allez à Rouen..." à "à toute nuit doit succéder le jour".

4) Robert Badinter, ***discours du 17 septembre 1981***, L'abolition de la peine de mort.

de "Monsieur le président, Mesdames, Messieurs les députés" à une explication qui est d'ordre politique".

Textes et documents complémentaires

1. Shakespeare, ***Jules César***, discours de Marc Antoine.
2. Jacques Bossuet, ***oraison funèbre d'Henriette- Anne d'Angleterre***, 1670.
3. A. Malraux, transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, 1964.
4. Diderot, ***Encyclopédie***, extrait de l'article "Autorité politique", 1741.

Lectures analytiques:

1) Etienne de La Boétie: *Discours sur la servitude volontaire* (1576).
De "Celui qui vous maîtrise..." à "fondre en bas et se rompre".

Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne les lui baillez¹ ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont les vôtres ? Comment a-t-il aucun² pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus³, s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire si vous n'étiez receleur du larron⁴ qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres vous-mêmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât; vous meublez et remplissez vos maisons, afin de fournir à ses pilleries; vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait de quoi souler sa luxure; vous nourrissez vos enfants, afin que, pour le mieux qu'il leur saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les fasse les ministres⁵ de ses convoitises et les exécuteurs de ses vengeances; vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder⁶ en ses délices et se vautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et roide⁷ à vous tenir plus courte la bride; et de tant d'indignités, que les bêtes mêmes ou ne les sentiraient point, ou ne l'endureraient point, vous pouvez vous en délivrer, si vous l'essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre

¹ Bailleur : donner

² Aucun pouvoir : le moindre pouvoir

³ Courir sus : charger (sens militaire)

⁴ Larron: voleur

⁵ Ministres : auxiliaires

⁶ Mignarder: traiter délicatement

⁷ Roide: raide, rude

2) J. J. Rousseau

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755)

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! ». [...]

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent, mais pour le philosophe ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain ; aussi l'un et l'autre étaient-ils inconnus aux sauvages de l'Amérique qui pour cela sont toujours demeurés tels ; les autres peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts sans l'autre ; et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plus tôt, du moins plus constamment et mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer et la plus fertile en blé.

3) Victor Hugo, Les Caves de Lille, mars 1851

À la demande et sous la conduite de l'économiste Adolphe Blanqui, Victor Hugo, accompagné de médecins et de quelques autres "autorités", se rend en février 1851 à Lille, afin de constater sur place les conditions de logement des ouvriers de l'industrie textile, décrites par Blanqui dans son rapport. Il est horrifié par ce qu'il découvre : chaque famille vit et travaille à domicile dans des conditions épouvantables, entassée dans des caves. À son retour, Hugo rédige pour l'Assemblée un discours, relatant en détails sa visite.

Figurez-vous ces caves dont rien de ce que je vous ai dit ne peut vous donner l'idée ; figurez-vous ces cours qu'ils appellent des courettes, resserrées entre de hautes mesures⁸, sombres, humides, glaciales, méphitiques⁹, pleines de miasmes¹⁰ stagnants, encombrées d'immondices, les fosses d'aisance¹¹ à côté des puits ! Hé mon Dieu ! ce n'est pas le moment de chercher des délicatesses de langage ! Figurez-vous ces maisons, ces mesures habitées du haut en bas, jusque sous terre, les eaux croupissantes filtrant à travers les pavés dans ces tanières où il y a des créatures humaines. Quelquefois jusqu'à dix familles dans une mesure, jusqu'à dix personnes dans une chambre, jusqu'à cinq ou six dans un lit, les âges et les sexes mêlés, les greniers aussi hideux que les caves, des galetas¹² où il entre assez de froid pour grelotter et pas assez d'air pour respirer ! [...]

Et au milieu de tout cela le travail sans relâche, le travail acharné, pas assez d'heures de sommeil, le travail de l'homme, le travail de la femme, le travail de l'âge mûr, le travail de la vieillesse, le travail de l'enfance, le travail de l'infirme, et souvent pas de pain, et souvent pas de feu, et cette femme aveugle, entre ses deux enfants dont l'un est mort et l'autre va mourir, et ce filetier¹³ phtisique¹⁴ agonisant, et cette mère épileptique qui a trois enfants et qui gagne trois sous par jour ! Figurez-vous tout cela, et si vous vous récriez, et si vous doutez, et si vous niez... Ah ! vous niez ! Eh bien, dérangez-vous quelques heures, venez avec nous, incroyables ! et nous vous ferons voir de vos yeux, toucher de vos mains les plaies, les plaies saignantes de ce Christ qu'on appelle le peuple ! [...]

Messieurs, allez à Rouen, allez à Lyon, à Reims, à Amiens, à Tourcoing, à Roubaix, visitez ici, à Paris, visitez à fond nos faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, vous y constaterez des faits pareils à ceux que je vous ai signalés, des faits pires ! Sortez des villes, explorez les campagnes, là encore, comme vous l'a dit notre honorable collègue M. Arago, d'inexprimables dénuements¹⁵ se dresseront devant vous, et vous ne trouverez qu'une chose à comparer aux détresses industrielles, ce sont les détresses agricoles.

Messieurs, on est venu plus d'une fois jeter le cri d'alarme dans cette Assemblée. On vous a dit, comme je viens de le faire, mais à un point de vue autre que le mien, au point de vue du passé, tandis que je me place, moi, au point de vue de l'avenir, on vous a dit que le mal croissait, que le flot montait, que le danger social grandissait

⁸ Masure: Édifice, maison en ruines; habitation misérable, délabrée.

⁹ Méphitique: Dont l'exhalaison est malfaisante, toxique, parfois puante, désagréable.

¹⁰ Miasme: Émanation(s) provenant de matières en décomposition et considérée(s) comme propageant maladies infectieuses et épidémies.

¹¹ Fosse d'aisance: Fosse creusée dans la terre destinée à recevoir les matières fécales.

¹² Galetas: Logement misérable, sordide et manquant de confort.

¹³ Filetier: ouvrier spécialisé dans l'industrie textile.

¹⁴ Phtisie: nom ancien de la tuberculose, maladie mortelle au XIXème siècle.

¹⁵ Dénuement: pauvreté, misère.

25 d'instant en instant. On a signalé à vos sévérités les plus implacables de grands conspirateurs, de grands coupables, l'esprit de scepticisme¹⁶, l'esprit de doute, l'esprit d'examen. Eh bien! Moi aussi, je viens faire ma dénonciation à cette tribune. Messieurs, je vous dénonce la misère ! Je vous dénonce la misère, qui est le fléau d'une classe et le péril de toutes ! Je vous dénonce la misère qui n'est pas seulement la souffrance de l'individu, qui est la ruine de la société, la misère qui a fait les jacqueries¹⁷, qui a fait Buzançais¹⁸, qui a fait juin 1848¹⁹ ! Je
30 vous dénonce la misère, cette longue agonie du pauvre qui se termine par la mort du riche ! Législateurs, la misère est la plus implacable ennemie des lois ! Poursuivez-la, frappez-la, détruisez-la ! Car, je ne me lasserai jamais de le redire, on peut la détruire ! la misère n'est pas éternelle ! Non ! je le répète en dépit des murmures, non, elle n'est pas éternelle ! il est dans sa loi de décroître et de disparaître. La misère, comme l'ignorance, est une nuit, et à toute nuit doit succéder le jour.

¹⁶ Scepticisme: Doctrine d'après laquelle l'homme ne peut atteindre la vérité dans un domaine ou sur un sujet déterminé.

¹⁷ Jacquerie: Insurrection populaire, notamment paysanne.

¹⁸ Buzançais: En 1847, les habitants du village de Buzançais, souffrant de la faim, se sont emparés d'un chargement de blé. Suite à ce vol, trois villageois sont condamnés à mort et vingt et un condamnés aux travaux forcés.

¹⁹ Il s'agit des émeutes qui se sont déroulées à Paris.

4) **Discours prononcé par Robert Badinter, ministre de la Justice, le 17 septembre 1981 devant l'Assemblée Nationale.**

Monsieur le président, mesdames, messieurs les députés, j'ai l'honneur au nom du Gouvernement de la République, de demander à l'Assemblée nationale l'abolition de la peine de mort en France.

En cet instant, dont chacun d'entre vous mesure la portée qu'il revêt pour notre justice et pour nous, je veux d'abord remercier la commission des lois parce qu'elle a compris l'esprit du projet qui lui était présenté et, plus particulièrement son rapporteur, M. Edmond Forni, non seulement parce qu'il est un homme de coeur et de talent mais parce qu'il a lutté dans les années écoulées pour l'abolition. Au-delà de sa personne et comme lui, je tiens à remercier tous ceux, quelle que soit leur appartenance politique qui, au cours des années passées, notamment au sein des commissions des lois précédentes, ont également oeuvré pour que l'abolition soit décidée, avant même que n'intervienne le changement politique majeur que nous connaissons.

Cette communion d'esprit, cette communauté de pensée à travers les clivages politiques montrent bien que le débat qui est ouvert aujourd'hui devant vous est d'abord un débat de conscience et le choix auquel chacun d'entre vous procédera l'engagera personnellement.

Raymond Forni a eu raison de souligner qu'une longue marche s'achève aujourd'hui. Près de deux siècles se sont écoulés depuis que dans la première assemblée parlementaire qu'ait connue la France, Le Pelletier de Saint-Fargeau demandait l'abolition de la peine capitale. C'était en 1791.

Je regarde la marche de la France.

La France est grande, non seulement par sa puissance, mais au-delà de sa puissance, par l'éclat des idées, des causes, de la générosité qui l'ont emporté aux moments privilégiés de son histoire.

La France est grande parce qu'elle a été la première en Europe à abolir la torture malgré les esprits précautionneux qui, dans le pays, s'exclamaient à l'époque que, sans la torture, la justice française serait désarmée, que, sans la torture, les bons sujets seraient livrés aux scélérats.

La France a été parmi les premiers pays du monde à abolir l'esclavage, ce crime qui déshonore encore l'humanité.

Il se trouve que la France aura été, en dépit de tant d'efforts courageux l'un des derniers pays, presque le dernier - et je baisse la voix pour le dire - en Europe occidentale, dont elle a été si souvent le foyer et le pôle, à abolir la peine de mort.

Pourquoi ce retard ? Voilà la première question qui se pose à nous.

Ce n'est pas la faute du génie national. C'est de France, c'est de cette enceinte souvent, que se sont levées les plus grandes voix, celles qui ont résonné le plus haut et le plus loin dans la conscience humaine, celles qui ont soutenu, avec le plus d'éloquence la cause de l'abolition. Vous avez, fort justement, monsieur Forni, rappelé Hugo, j'y ajouterai, parmi les écrivains, Camus. Comment, dans cette enceinte, ne pas penser aussi à Gambetta, à Clemenceau et surtout au grand Jaurès ? Tous se sont levés. Tous ont soutenu la cause de l'abolition. Alors pourquoi le silence a-t-il persisté et pourquoi n'avons-nous pas aboli ?

Je ne pense pas non plus que ce soit à cause du tempérament national. Les Français ne sont certes pas plus répressifs, moins humains que les autres peuples. Je le sais par expérience. Juges et jurés français savent être aussi généreux que les autres. La réponse n'est donc pas là. Il faut la chercher ailleurs.

Pour ma part j'y vois une explication qui est d'ordre politique.

Documents complémentaires:

I L'éloquence dans l'Antiquité

Démosthène, *Troisième Philippique*, 3 à 6, (344 avant J.C)

Je réclame donc, Athéniens, le droit de vous exposer librement quelques vérités sans allumer votre courroux. Faites, en effet, cette réflexion. Partout ailleurs le franc parler est tellement à vos yeux le privilège de quiconque respire l'air d'Athènes, que vous l'avez étendu même aux étrangers, même aux esclaves : oui, l'on voit ici l'esclave plus libre dans son langage que le citoyen dans quelques autres républiques. De cette tribune seule vous avez banni la liberté. [4] Aussi qu'arrive-t-il? dans les assemblées, votre superbe délicatesse est flattée, parce que vous n'entendez rien qui n'ait pour but votre plaisir ; mais, dans votre situation politique, vous touchez aux plus affreuses calamités. Si donc aujourd'hui ces dispositions n'ont pas changé, je n'ai qu'à me taire. Mais, si vous consentez à écouter des conseils utiles et sans flatterie, je suis prêt à parler. Car, malgré le funeste état de vos affaires, malgré tant de pertes causées par la négligence, avec la volonté de remplir votre devoir, il en est temps encore, tout sera bientôt réparé. [5] Chose étrange, et qui n'en est pas moins vraie ! l'excès de nos malheurs passés est le meilleur motif d'espoir pour l'avenir. Comment cela? c'est que l'obstination à ne pas tenter un seul effort nécessaire, soit grand, soit petit, vous a seule réduits à cette situation déplorable. En effet s'il en était ainsi malgré l'accomplissement de tous vos devoirs, alors seulement s'évanouirait l'espérance d'un sort plus heureux. Mais, jusqu'à présent, Philippe n'a triomphé que de votre paresse et de votre insouciance; il n'a pas triomphé d'Athènes. Loin d'être vaincus, vous n'avez pas même reculé d'un pas .

Cicéron, *Première Catilinaire*, I (8 novembre 63 avant J.C)

I. Jusques à quand abuseras-tu de notre patience, Catilina ? Combien de temps encore serons-nous ainsi le jouet de ta fureur ? Où s'arrêteront les emportements de cette audace effrénée ? Ni la garde qui veille la nuit sur le mont Palatin (1), ni les postes répandus dans la ville (2), ni l'effroi du peuple, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix, pour la réunion du sénat, de ce lieu le plus sûr de tous (3), ni les regards ni le visage de ceux qui t'entourent (4), rien ne te déconcerte ? Tu ne sens pas que tes projets sont dévoilés ? Tu ne vois pas que ta conjuration reste impuissante, dès que nous en avons tous le secret ? Penses-tu qu'un seul de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et la nuit précédente (5), où tu es allé, quels hommes tu as réunis, quelles résolutions tu as prises ? O temps ! ô moeurs ! Le sénat connaît tous ces complots, le consul les voit ; et Catilina vit encore. Il vit ? que dis-je ? il vient au sénat ; il prend part aux conseils de la république ; son oeil choisit et désigne tous ceux d'entre nous qu'il veut immoler. Et nous, hommes pleins de courage, nous croyons assez faire pour la république, si nous échappons à sa fureur et à ses poignards. Il y a longtemps, Catilina, que le consul aurait dû t'envoyer à la mort, et faire tomber sur ta tête le coup fatal dont tu menaces les nôtres.

Eh quoi ! un citoyen illustre, le grand pontife P. Scipion (6), frappa de mort, sans être magistrat, T. Gracchus pour une légère atteinte aux institutions de la république ; et nous, consuls, nous laisserons vivre Catilina, qui aspire à désoler l'univers par le meurtre et par l'incendie ?

(1) Palatii. Le mont Palatin, situé à peu près au centre des sept collines de Rome.

(2) Postes de garde établis dans tous les quartiers de la ville.

(3) Pour tenir les assemblées du sénat, Cicéron avait préféré, dans cette circonstance critique, le temple de Jupiter Stator, comme le plus à l'abri d'une attaque.

(4) L'entrée de Catilina dans le sénat avait été accueillie par les signes de répulsion et de mépris de tous les sénateurs.

(5) Catilina et ses amis avaient décidé lors d'une réunion secrète la mort de Cicéron.

(6) Scipion Nasica avait tué de sa main, au milieu du forum, le tribun Tib. Gracchus, qui cherchait à soulever le peuple contre le sénat.

Qu'il en soit ainsi de César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux.

Si cela est vrai, c'est une faute grave. Et César a été grièvement puni pour cela.

Ici, avec la permission de Brutus et des autres

(Car Brutus est un homme honorable, comme tous ils le sont, tous honorables)

Je viens parler sur la dépouille de César.

Il était mon ami, fidèle et toujours juste avec moi,

Mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable.

Il a rapporté à Rome un grand nombre de captifs, dont la rançon a rempli les caisses publiques, était-ce par ambition ?

Quand les pauvres étaient en peine, j'ai vu César pleurer ; l'ambition devrait être mieux forgée ; mais Brutus dit qu'il était ambitieux,

Et Brutus est un homme honorable.

Tous vous m'avez vu, le jour des Lupercales, lui présenter à trois reprises une couronne royale, que par trois fois il a refusée. Était-ce par ambition ?

Néanmoins Brutus dit qu'il était ambitieux, et sans aucun doute Brutus est un homme honorable.

Je ne parle pas pour contredire Brutus, je suis ici pour dire ce que je sais.

Il fut un temps où tous vous l'avez aimé, non sans motif. Quel motif vous retiendrait aujourd'hui de le pleurer ?

O Jugement ! Tu t'es réfugié chez les bêtes et les hommes ont perdu leur raison. Pardonnez-moi.

Mon cœur est dans le cercueil, là, avec César,

Et je dois m'arrêter jusqu'à ce qu'il me revienne.

PREMIER PLÉBÉIEN. Si tu veux mon avis, il y a du vrai dans ce qu'il dit.

DEUXIÈME PLÉBÉIEN. A bien penser, on n'a pas été juste avec César.

TROISIÈME PLÉBÉIEN. Celui qui le remplacera sera pire encore.

PREMIER PLÉBÉIEN. Ho ! Taisez-vous !

BRUTUS. Chers concitoyens, laissez-moi partir seul, et, si vous m'aimez, demeurez ici avec Antoine.

Faites honneur au corps de César, et bon accueil à l'éloge de César que nous avons autorisé Marc-Antoine à prononcer.

Je vous le demande : que personne ne parte, sinon moi seul, jusqu'à ce que vous ayez entendu Antoine.

Il sort.

PREMIER PLÉBÉIEN. Ho ! Restons ! Écoutons Antoine.

TROISIÈME PLÉBÉIEN. Qu'il monte à la tribune ! Entendons-le.

ANTOINE. Au nom de Brutus, je vous suis reconnaissant...

QUATRIÈME PLÉBÉIEN. Que dit-il de Brutus ?

TROISIÈME PLÉBÉIEN. Il dit qu'au nom de Brutus, il nous est reconnaissant à tous.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN. Gare s'il dit du mal de Brutus...

PREMIER PLÉBÉIEN. Moi je dis que ce César n'est rien d'autre qu'un tyran.

TROISIÈME PLÉBÉIEN. Une chance que Rome en soit débarrassée...

PREMIER PLÉBÉIEN. Tu l'as dit.

DEUXIÈME PLÉBÉIEN. Taisez-vous ! Écoutez ce qu'Antoine trouve à dire.

ANTOINE. Nobles Romains, je m'adresse à vous...

TOUS. Silence ! Ho ! Vous taisez-vous ? Écoutez-le.

ANTOINE. Amis, Romains, concitoyens, prêtez-moi l'oreille.

Je viens pour enterrer César, non pour le louer.

Le mal que font les hommes demeure après eux, le bien est souvent enseveli avec leurs os ;

III ORAISONS FUNEBRES:

I Jacques-Bénigne Bossuet: oraison funèbre d'Henriette-Anne d'Angleterre

prononcée à Saint-Denis le 21 jour d'août, 1670

Ô nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement.

Mais et les princes, et les peuples gémissaient en vain. en vain Monsieur, en vain le Roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise : « Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam : Je serrais les bras, mais déjà j'avais perdu ce que je tenais » . La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc ! elle devait périr si tôt ! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissait ; avec quelles grâces, vous le savez : le soir, nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales !

II André Malraux: transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, le 19 décembre 1964

Monsieur le Président de la République

Voici donc plus de vingt ans que Jean Moulin partit, par un temps de décembre sans doute semblable à celui-ci, pour être parachuté sur la terre de Provence, et devenir le chef d'un peuple de la nuit. Sans cette cérémonie, combien d'enfants de France sauraient son nom? Il ne le retrouva lui-même que pour être tué; et depuis, sont nés seize millions d'enfants...

Puissent les commémorations des deux guerres s'achever aujourd'hui par la résurrection du peuple d'ombre que cet homme anima, qu'il symbolise, et qu'il fait entrer ici comme une humble garde solennelle autour de son corps de mort.

[...] Le jour où, au Fort Montluc à Lyon, après l'avoir fait torturer, l'agent de la Gestapo lui tend de quoi écrire puisqu'il ne peut plus parler, Jean Moulin dessine la caricature de son bourreau. Pour la terrible suite, écoutons seulement les mots si simples de sa soeur : "Son rôle est joué, et son calvaire commence. Bafoué, sauvagement frappé, la tête en sang, les organes éclatés, il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous".

Comprenons bien que pendant les quelques jours où il pourrait encore parler ou écrire, le destin de la Résistance est suspendu au courage de cet homme. Comme le dit Mademoiselle Moulin, il savait tout.

Georges Bidault prendra sa succession. Mais voici la victoire de ce silence atrocement payé: le destin bascule. Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons: elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau fait de mousseline nouée, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bain - il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de Juin constellée de tortures. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés: grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les Commissaires de la République - sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc: regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter avec leurs mains paysannes formées aux bazookas, l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division Das Reich.

Comme Leclerc entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique, entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé; avec tous les rayés et tous les tondus des camps de concentration, avec le dernier corps trébuchant des affreuses files de Nuit et Brouillard, enfin tombé sous les crosses; avec les huit mille Françaises qui ne sont pas revenues des bagnes, avec la dernière femme morte à Ravensbrück pour avoir donné asile à l'un des nôtres. Entre avec le peuple né de l'ombre et disparu avec elle - nos frères dans l'ordre de la Nuit...

AUTORITE POLITIQUE

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du Ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque autorité, c'est la puissance paternelle¹: mais la puissance paternelle a ses bornes; et dans l'état de nature, elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre autorité vient d'une autre origine que la nature. Qu'on examine bien et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déferé l'autorité. La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent : en sorte que, si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug², ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'autorité la défait alors : c'est la loi du plus fort. Quelquefois l'autorité qui s'établit par la violence change de nature; c'est lorsqu'elle continue et se maintient du consentement exprès de ceux qu'on a soumis : mais elle rentre par là dans la seconde espèce dont je vais parler et celui qui se l'était arrogée³ devenant alors prince cesse d'être tyran.

1. A l'époque de Diderot, le père avait toute puissance sur sa famille.
2. Joug : pièce de bois qui sert à attacher les bœufs; symbolise l'asservissement.
3. Arrogée : attribuée sans y avoir droit.

Objet d'étude: Le personnage de roman du XVIIème siècle à nos jours.

Séquence 1: Portraits de femmes

Lectures analytiques:

- 1) Mme de Lafayette, ***La Princesse de Clèves*** (1678): Portrait de Melle de Chartres.
De « Il parut alors à la cour... » à « pleins de grâce et de charmes ».
- 2) Abbé Prévost, ***Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*** (1731): Première apparition de Manon.
De « J'avais marqué le temps de mon départ » à « d'un grand secours pour elle et pour moi ».
Manuel p.368.
- 3) G. Flaubert, ***Madame Bovary***, II partie chapitre VIII, (1857): Catherine Leroux.
De « Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux » à « ce demi-siècle de servitude ».
- 4) A. Ernaux, ***La femme gelée*** (1981): Les débuts du mariage.
De « Un mois, deux mois que nous sommes mariés » à « et nous dodine, tendrement, innocemment »

Textes et documents complémentaires:

1) Amour et mariage:

Mme de La Fayette: ***La princesse de Clèves***, la dernière entrevue entre Mme de Clèves et M. de Nemours
Molière: ***L'École des femmes*** 1662 (Acte III, scène 2), Arnolphe, Agnès.
Alfred de Musset: ***On ne badine pas avec l'amour*** 1834 (Acte II, scène 5) Camille, Perdican.

1) Femmes libérées?

Montesquieu, ***Lettres Persanes*** (1721), Lettre 161 (Manuel, p.370).
Choderlos de Laclos, ***Les liaisons dangereuses*** (1782), Lettre 81 (Manuel, p. 374)
E. Zola, ***Nana*** (1880)
De « Et lâchant la chemise... » à « une almée dansant la danse du ventre ».

2) Portraits de mères

Colette, ***Sido*** (1930)
John Steinbeck, ***Les raisins de la colère*** (1939)
Jean Giono, ***Un roi sans divertissement*** (1947)

3) Manon Lescaut, Abbé Prévost (1731)

Analyse des couvertures de quelques éditions.

Portraits de femmes, lectures analytiques

1) Texte 1, Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves (1678)

L'apparition de Melle de Chartres

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

2) Texte 2: Abbé Prévost, Manon Lescaut (1731)

Première rencontre (Manuel p.368 et 369)

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon coeur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon coeur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans

la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter

La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge ; elle me confessa que, si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre, mais, n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours pour elle et pour moi.

3) Texte 3: G. Flaubert, Madame Bovary (1857) Chapitre VIII, Deuxième Partie.

Le portrait de Catherine Leroux

Ce passage se situe pendant les Comices agricoles. Un certain nombre de paysans et de fermiers sont récompensés pour leur production. Avant cet extrait, MM. Lehérissé et Cullembourg ont remporté ex aequo un prix de 60 francs dans la catégorie "race porcine". Le président du jury énumère ensuite diverses catégories: Engrais flamand, – culture du lin, – drainage, – baux à longs termes, – services de domestiques.

« Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, une médaille d'argent – du prix de vingt-cinq francs ! ».

« Où est-elle, Catherine Leroux ? » répéta le Conseiller. Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

– Vas-y !

– Non.

– À gauche !

– N'aie pas peur !

– Ah ! qu'elle est bête !

– Enfin y est-elle ? s'écria Tuvache.

– Oui !... la voilà !

– Qu'elle approche donc !

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois

qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

4) Texte 4: Annie Ernaux, La Femme gelée (1981)

Premiers temps

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple modernointellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, «non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien !». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multi-couleurs, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée.

Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, «pas commode» elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre.

«Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur !» Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou.

Moi je me sentais couler. Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c'est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d'agrément. J'ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j'avais choisi l'année d'avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de

rendre un seul devoir au premier trimestre, je n'aurai certainement pas le capes, trop difficile. Mes buts d'avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j'envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s'accroche plus qu'avant, tient à finir sa licence et sciences po en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m'engourdis. Quelque part dans l'armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m'encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me «réalise» comme lui. Dans la conversation, c'est toujours le discours de l'égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski et de la révolution algérienne. Il n'a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu'il a horreur des femmes popotes.

Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d'enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, «ma pitchoune, j'ai oublié d'essuyer la vaisselle...» tous les conflits se rapetissent et s'engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine tendrement, innocemment.

Textes et activités complémentaires:

1) Amour et mariage

I La princesse de Clèves: dernière entrevue entre la princesse de Clèves et M. de Nemours.

"Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins, je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais ; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur ? et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en aurait pas trouvé en moi ; mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance ; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre ; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. Ah ! madame, reprit M. de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler ; rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux : vous avez déjà eu plusieurs passions ; vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi : j'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie".

II A propos du mariage et de l'éducation des filles: Molière, L'Ecole des femmes, 1662

ARNOLPHE, assis.

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage.
Levez un peu la tête, et tournez le visage.
675 Là, regardez-moi là, durant cet entretien :
Et jusqu'au moindre mot imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès, et cent fois la journée
Vous devez bénir l'heur de votre destinée :
Contempler la bassesse où vous avez été,
680 Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise :
Et jouir de la couche et des embrassements,
D'un homme qui fuyait tous ces engagements ;
685 Et dont à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
690 Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux ;

Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse,
À mériter l'état où je vous aurai mise ;
À toujours vous connaître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais [5] .

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage.
À d'austères devoirs le rang de femme engage :
695 Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine [6] et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance.

Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
700 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne :
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.

Et ce que le soldat dans son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
705 Le valet à son maître, un enfant à son père,
À son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect, où la femme doit être
710 Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux ;

Et de n'oser jamais le regarder en face
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce,
715 C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :
Mais ne vous gêtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,

Dont par toute la ville on chante les fredaines :
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
720 C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne ;
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne :

Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu :
725 Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons :

Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,
730 Elle sera toujours comme un lis blanche et nette :
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.

III A propos de l'amour et de la fidélité: Alfred de Musset, On ne badine pas avec l'amour, 1834, acte II,
scène 5

CAMILLE: Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses ?

PERDICAN: Pourquoi cela ?

CAMILLE: Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN: J'en ai eu.

CAMILLE: Les avez-vous aimées ?

PERDICAN: De tout mon cœur.

CAMILLE: Où sont-elles maintenant ? Le savez-vous ?

PERDICAN: Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne suis ni leur mari ni leur frère ; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE: Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux ?

PERDICAN: Tu es une drôle de fille ! Veux-tu te faire mon confesseur ?

CAMILLE: C'est une grâce que je vous demande, de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie.

PERDICAN: Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE: Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme ?

PERDICAN: Il y en a certainement.

CAMILLE: Est-ce un de vos amis ? Dites-moi son nom.

PERDICAN: Je n'ai pas de nom à vous dire, mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE: Combien de fois un honnête homme peut-il aimer ?

PERDICAN: Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme ?

CAMILLE: Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu ? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande ; peut-être en vous connaissant mieux je m'enhardirais.

PERDICAN: Où veux-tu en venir ? parle ; je répondrai.

CAMILLE: Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent ?

PERDICAN: Non.

CAMILLE: Je ferais donc mieux de vous épouser ?

PERDICAN: Oui.

CAMILLE: Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau, et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel ?

PERDICAN: Non.

CAMILLE: Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous, et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire ?

PERDICAN: Oui et non.

CAMILLE: Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus ?

PERDICAN: De prendre un amant.

CAMILLE: Que ferai-je ensuite le jour où mon amant ne m'aimera plus ?

PERDICAN: Tu en prendras un autre.

CAMILLE: Combien de temps cela durera-t-il ?

PERDICAN: Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs. [...]

PERDICAN: Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour ?

CAMILLE: Y croyez-vous, vous qui parlez ? Vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir ; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées ; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde ? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'une autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été ; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort ? Non, ce n'est pas même une monnaie ; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe elle garde son effigie.

PERDICAN: Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent !

CAMILLE: Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien ; la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlera peut-être de sa mutilation ; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs ; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera ; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN: Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE: J'ai eu tort de parler ; j'ai ma vie entière sur les lèvres. Ô Perdican ! ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

PERDICAN: Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste ; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même, et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne ?

CAMILLE: Qu'est-ce que vous dites. J'ai mal entendu.

PERDICAN: Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non ?

CAMILLE: Je le crois.

PERDICAN: Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes ; elles te les ont fait toucher ; et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas ? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie ; tu t'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus ; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries ? Ô mon enfant ! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver ? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente ? Elles qui s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont ?

CAMILLE: Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN: Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE: Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN: Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Il sort.

2) Femmes libérées?

Texte 1: Montesquieu, **Lettres persanes**, lettre 161

Oui, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques; je me suis jouée de ta jalousie; et j'ai su de ton affreux sérail faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines: car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs? Non: j'ai pu vivre dans la servitude; mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes lois sur celles de la nature; et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâce encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon coeur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre; enfin de ce que j'ai profané la vertu en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour: si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un coeur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux; tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je sens affaiblir jusqu'à ma haine; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab 1, 1720.

Texte 2: Choderlos de Laclos, **les liaisons dangereuses**, lettre 81

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites & manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que depuis vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sécurité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J'étais bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'amusais à me montrer sous des formes différentes ;

sûre de mes gestes, j'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir.

Texte 3: Emile Zola, **Nana**

Le roman décrit l'ascension et la chute de la courtisane Nana pendant les trois dernières années du Second Empire. Femme fatale et « mangeuse d'hommes », celle-ci les collectionne (hauts-dignitaires, aristocrates, bourgeois,...) et les mène inmanquablement à leur perte (faillite, suicide,...). L'extrait proposé met en scène, dans la chambre de Nana, le comte Muffat et son amante. Celui-ci lit un article de Fauchery, journaliste au Figaro, qui attaque violemment la courtisane. Pendant ce temps, Nana, totalement nue, se contemple dans le miroir de son armoire à glace.

Et, lâchant la chemise, attendant que Muffat eût fini sa lecture, elle resta nue. Muffat lisait lentement. La chronique de Fauchery, intitulée la Mouche d'or, était l'histoire d'une fille, née de quatre ou cinq générations d'ivrognes, le sang gâté par une longue hérédité de misère et de boisson, qui se transformait chez elle en un détraquement nerveux de son sexe de femme. Elle avait poussé dans un faubourg, sur le pavé parisien; et, grande, belle, de chair superbe ainsi qu'une plante de plein fumier, elle vengeait les gueux et les abandonnés dont elle était le produit. Avec elle, la pourriture qu'on laissait fermenter dans le peuple, remontait et pourrissait l'aristocratie. Elle devenait une force de la nature, un ferment de destruction, sans le vouloir elle-même, corrompant et désorganisant Paris entre ses cuisses de neige, le faisant tourner comme des femmes, chaque mois, font tourner le lait. Et c'était à la fin de l'article que se trouvait la comparaison de la mouche, une mouche couleur de soleil, envolée de l'ordure, une mouche qui prenait la mort sur les charognes tolérées le long des chemins, et qui, bourdonnante, dansante, jetant un éclat de pierreries, empoisonnait les hommes rien qu'à se poser sur eux, dans les palais où elle entrait par les fenêtres.

Muffat leva la tête, les yeux fixes, regardant le feu.

— Eh bien? demanda Nana.

Mais il ne répondit pas. Il parut vouloir relire la chronique. Une sensation de froid coulait de son crâne sur ses épaules. Cette chronique était écrite à la diable, avec des cabrioles de phrases, une outrance de mots imprévus et de rapprochements baroques. Cependant, il restait frappé par sa lecture, qui, brusquement, venait d'éveiller en lui tout ce qu'il n'aimait point à remuer depuis quelques mois.

Alors, il leva les yeux. Nana s'était absorbée dans son ravissement d'elle-même. Elle pliait le cou, regardant avec attention dans la glace un petit signe brun qu'elle avait au-dessus de la hanche droite; et elle le touchait du bout du doigt, elle le faisait saillir en se renversant davantage, le trouvant sans doute drôle et joli, à cette place. Puis, elle étudia d'autres parties de son corps, amusée, reprise de ses curiosités vicieuses d'enfant. Ça la surprenait toujours de se voir; elle avait l'air étonné et séduit d'une jeune fille qui découvre sa puberté. Lentement, elle ouvrit les bras pour développer son torse de Vénus grasse, elle ploya la taille, s'examinant de dos et de face, s'arrêtant au profil de sa gorge, aux rondeurs fuyantes de ses cuisses. Et elle finit par se plaire au singulier jeu de se balancer, à droite, à gauche, les genoux écartés, la taille roulant sur les reins, avec le frémissement continu d'une almée dansant la danse du ventre.

3) Portraits de mères:

Texte 1 : Colette, *Sido*, 1930.

[La narratrice, dont la famille habite en province, évoque le souvenir de sa mère, revenant de l'un de ses séjours à Paris.]

Elle revenait chez nous lourde de chocolat en barre, de denrées exotiques et d'étoffes en coupons, mais surtout de programmes de spectacles et d'essence à la violette, et elle commençait de nous peindre Paris dont tous les attraits étaient à sa mesure, puisqu'elle ne dédaignait rien.

En une semaine elle avait visité la momie exhumée, le musée agrandi, le nouveau magasin, entendu le ténor et la conférence sur La Musique birmane. Elle rapportait un manteau modeste, des bas d'usage, des gants très chers. Surtout elle nous rapportait son regard gris voltigeant, son teint vermeil que la fatigue rougissait, elle revenait ailes battantes, inquiète de tout ce qui, privé d'elle, perdait la chaleur et le goût de vivre. Elle n'a jamais su qu'à chaque retour l'odeur de sa pelisse en ventre-de-gris¹, pénétrée d'un parfum châtain clair, féminin, chaste, éloigné des basses séductions axillaires², m'ôtait la parole et jusqu'à l'effusion.

D'un geste, d'un regard elle reprenait tout. Quelle promptitude de main ! Elle coupait des bolducs³ roses, déchaînait des comestibles coloniaux, repliait avec soin les papiers noirs goudronnés qui sentaient le calfatage⁴. Elle parlait, appelait la chatte, observait à la dérochée mon père amaigri, touchait et flairait mes longues tresses pour s'assurer que j'avais brossé mes cheveux... Une fois qu'elle dénouait un cordon d'or sifflant, elle s'aperçut qu'au géranium prisonnier contre la vitre d'une des fenêtres, sous le rideau de tulle, un rameau pendait, rompu, vivant encore. La ficelle d'or à peine déroulée s'enroula vingt fois autour du rameau rebouté⁵, étayé d'une petite éclisse⁶ de carton... Je frissonnai, et crus frémir de jalousie, alors qu'il s'agissait seulement d'une résonance poétique, éveillée par la magie du secours efficace scellé d'or...

1- Pelisse en ventre-de-gris : manteau en fourrure de ventre d'écureuil.

2- Axillaire : qui vient des aisselles. Colette évoque les odeurs de sueur.

3- Bolduc : ruban.

4- Calfatage : traitement des coques des navires avec du goudron pour les rendre étanches.

5- Rebouté : réparé.

6- Éclisse : plaque servant à étayer, c'est -à-dire à soutenir, un membre fracturé.

Texte 2 : John Steinbeck, *Les Raisins de la colère*, 1939.

[Tom Joad est de retour chez lui. Il retrouve sa famille, son père, le vieux Tom, ses grands parents, ses frères et sœurs plus jeunes ainsi que sa mère, Man, décrite dans l'extrait suivant.]

Elle regardait dans le soleil. Nulle mollesse dans sa figure pleine, mais de la fermeté et de la bonté. Ses yeux noisette semblaient avoir connu toutes les tragédies possibles et avoir gravi, comme autant de marches, la peine et la souffrance jusqu'aux régions élevées de la compréhension surhumaine. Elle semblait connaître, accepter, accueillir avec joie son rôle de citadelle de sa famille, de refuge inexpugnable¹. Et comme le vieux Tom et les enfants ne pouvaient connaître la souffrance ou la peur que si elle-même admettait cette souffrance et cette peur, elle s'était accoutumée à refuser de les admettre. Et comme, lorsqu'il arrivait quelque chose d'heureux ils la regardaient pour voir si la joie entraînait en elle, elle avait pris l'habitude de rire même sans motifs suffisants. Mais, préférable à la joie, était le calme. Le sang-froid est chose sur laquelle on peut compter. Et de sa grande et humble position dans la famille, elle avait pris de la dignité et une beauté pure et calme. Guérisseuse, ses mains avaient acquis la sûreté, la fraîcheur et la tranquillité ; arbitre, elle était devenue aussi distante, aussi infaillible qu'une déesse. Elle semblait avoir conscience que si elle vacillait, la famille entière tremblerait, et que si un jour elle défailait ou désespérait sérieusement, toute la famille s'écroulerait, toute sa volonté de fonctionner disparaîtrait.

1- Inexpugnable : qu'on ne peut pas prendre par la force.

Texte 3 : Jean Giono, *Un Roi sans divertissement*, 1947.

[Mme Tim est la femme du châtelain de Saint-Baudille. Autour d'elle s'organisent des fêtes familiales dont le narrateur garde le souvenir.]

[...] Mme Tim était abondamment grand-mère. Les filles occupaient aussi des situations dans les plaines, en bas autour.

A chaque instant, sur les chemins qui descendaient de Saint-Baudille on voyait partir le messager et, sur les chemins qui montaient à Saint-Baudille, on voyait monter ensuite des cargaisons de nourrices et d'enfants. L'aînée à elle seule en avait six. Le messager de Mme Tim avait toujours l'ordre de faire le tour des trois ménages et de tout ramasser.

C'étaient, alors, des fêtes à n'en plus finir : des goûters dans le labyrinthe de buis¹; des promenades à dos de mulets dans le parc ; des jeux sur les terrasses et, en cas de pluie, pour calmer le fourmillement de jambes de tout ce petit monde, des sortes de bamboulas² dans les grands combles³ du château dont les planchers grondaient alors de courses et de sauts, comme un lointain tonnerre.

Quand l'occasion s'en présentait, soit qu'on revienne de Mens (dont la route passe en bordure d'un coin de parc), soit que ce fût pendant une journée d'automne, au retour d'une petite partie de chasse au lièvre, c'est -à-dire quand on était sur les crêtes qui dominant le labyrinthe de buis et les terrasses, on ne manquait pas de regarder tous ces amusements. D'autant que Mme Tim était toujours la tambour-major⁴.

Elle était vêtue à l'opulente d'une robe de bure⁵, avec des fonds énormes qui se plissaient et se déplissaient autour d'elle à chaque pas, le long de son corps de statue. Elle avait du corsage et elle l'agrémentait de jabots de linon⁶. A la voir au milieu de cette cuve d'enfants dont elle tenait une grappe dans chaque main, pendant que les autres giclaient autour d'elle, on l'aurait toute voulue. Derrière elle, les nourrices portaient encore les derniers-nés dans des cocons blancs. Ou bien, en se relevant sur la pointe des pieds et en passant la tête par-dessus la haie, on la surprenait au milieu d'un en-cas champêtre, distribuant des parts de gâteaux et des verres de sirop, encadrée, à droite, d'un laquais (qui était le fils Onésiphore de Prébois) vêtu de bleu, portant le tonnelet d'orangeade et, à gauche, d'une domestique femme (qui était la petite fille de la vieille Nanette d'Avers), vêtue de zinzolins⁷ et de linge blanc, portant le panier à pâtisserie. C'était à voir !

1- Buis : arbuste.

2- Bamboula : fête.

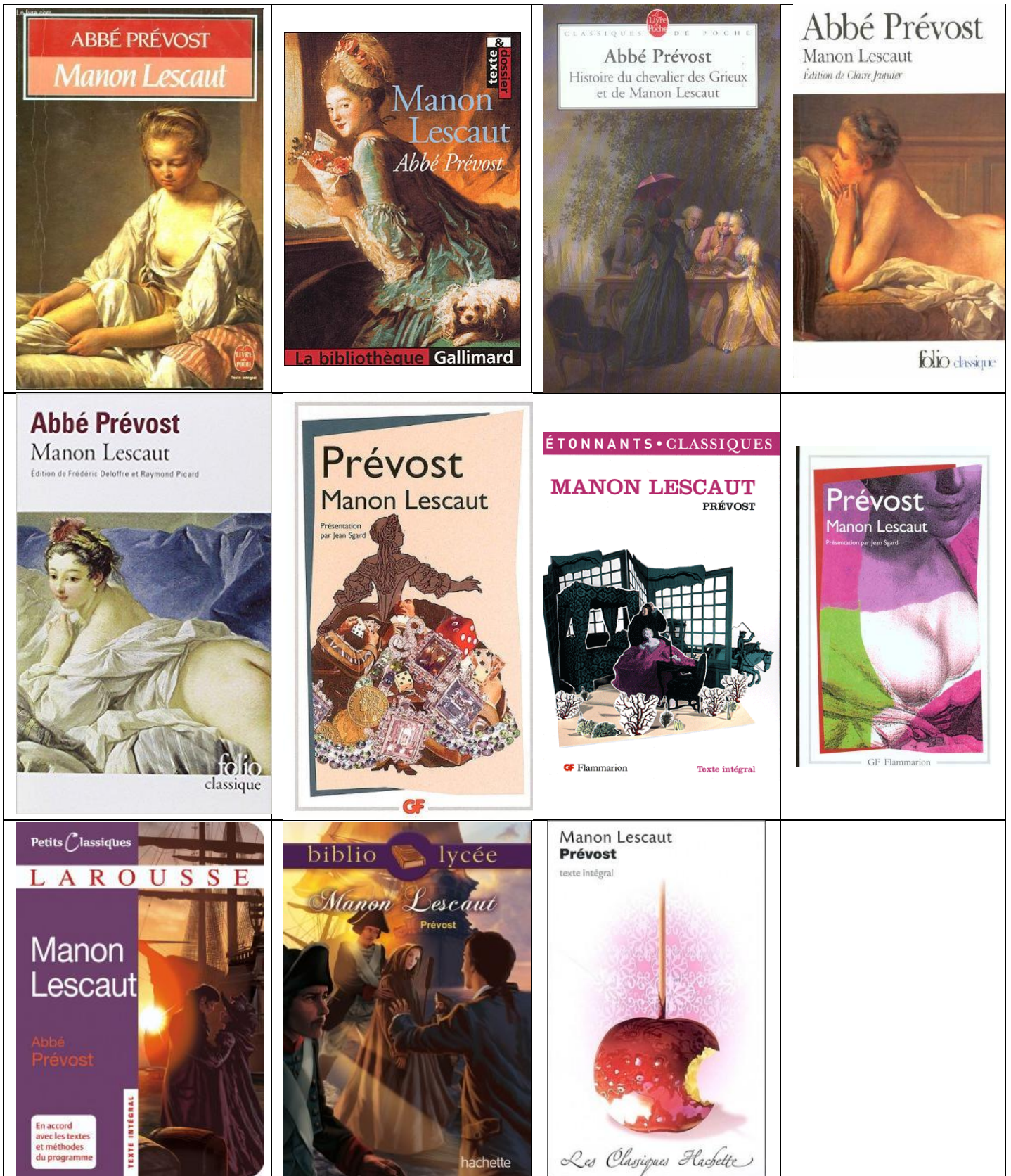
3- Combles : espaces compris entre le dernier étage de la demeure et le toit.

4- Tambour-major : grade militaire (sous-officier qui commande les tambours et les clairons d'un régiment) donné ici, de façon plaisante, à Mme Tim qui commande tout.

5- Bure : étoffe de laine brune.

6- Jabots de linon : ornements de tissu qui s'étalent sur la poitrine.

7- Zinzolins : tissus d'un violet rougeâtre.



Objet d'étude : Poésie et quête de sens du XVIIème siècle à nos jours.

Séquence 1: Autour d'Orphée, l'amour, la mort, la poésie

Lectures analytiques:

- 1) Virgile, **Les Géorgiques**, livre IV, vers 453 à 530.
- 2) Pierre de Ronsard, **Sur la mort de Marie** « *Comme on voit sur la branche...* », 1578.
- 3) Gérard de Nerval, **Les Chimères**, « *El Desdichado* », 1854.
- 4) Paul Eluard, **Donner à voir**, « *La Dame de carreaux* », 1939.

Documents complémentaires :

- 1) La légende d'Orphée dans les **Métamorphoses** d'Ovide.
- 2) Pierre de Ronsard, la thématique de la rose :
 - **Odes à Cassandre**, I, 17 (1545), « Mignonne, allons voir si la rose ».
 - **Amours de Marie** (1555), « Je vous envoie un bouquet ».
- 3) Nerval: Extraits **des Filles du feu** (1834), « Octavie ».
- 4) La perte de l'être aimé:
 - V. Hugo, « Demain dès l'aube », **Les Contemplations**, *Pauca meae*, 1856;
 - Paul Eluard, « Notre vie », **Le Temps déborde**, 1947.
- 5) **Le poète, porte-parole d'une cause :**
 - Agrippa d'Aubigné, **Les Tragiques**, 1616, Livre 1, Misères vers 97 à 130 (« Je veux peindre la France une mère affligée »).
 - Victor Hugo, **Les Châtiments**, 1853, « Souvenir de la nuit du 4 ».
 - Louis Aragon, **Le roman inachevé**, 1956, « L'affiche rouge ».
 - Jacques Prévert, **Paroles**, 1946, « Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France ».

Autour d'Orphée: l'amour, la mort, la poésie

Lectures analytiques:

1) Le mythe d'Orphée : Virgile, *Les Géorgiques*, Chant IV, vers 453 à 530.

Il entra même aux gorges du **Ténare** , portes profondes des Enfers, et dans le bois obscur à la noire épouvante, et il aborda les **Mânes** , leur roi redoutable, et ces coeurs qui ne savent pas s'attendrir aux prières humaines. [4,470] Alors, émues par ses chants, du fond des séjours de **l'Érèbe** , on put voir s'avancer les ombres minces et les fantômes des êtres qui ne voient plus la lumière, aussi nombreux que les milliers d'oiseaux qui se cachent dans les feuilles, quand le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes : des mères, des maris, des corps de héros magnanimes qui se sont acquittés de la vie, des enfants, des jeunes filles qui ne connurent point les noces, des jeunes gens mis sur des bûchers devant les yeux de leurs parents, autour de qui s'étendent le limon noir et le hideux roseau du **Coccyte** , et le marais détesté avec son onde paresseuse qui les enserme, et le **Styx** qui neuf fois les enferme dans ses plis. [4,480]

Bien plus, la stupeur saisit les demeures elles-mêmes et les profondeurs du **Tartare** , séjour de la mort, et les **Euménides** aux cheveux entrelacés de serpents d'azur; Cerbère retint, béant, ses trois gueules, et la roue **d'Ixion** s'arrêta avec le vent qui la faisait tourner. Déjà, revenant sur ses pas, il avait échappé à tous les périls, et Eurydice lui étant rendue s'en arrivait à l'air du ciel, en marchant derrière son mari (car telle était la loi fixée par **Proserpine**), quand un accès de démence subite s'empara de l'imprudent amant - démence bien pardonnable, si les **Mânes** savaient pardonner ! Il s'arrêta, et juste au moment où sa chère Eurydice arrivait à la lumière, [4,490] oubliant tout, hélas! et vaincu dans son âme, il se tourna pour la regarder. Sur-le-champ tout son effort s'écroula, et son pacte avec le cruel tyran fut rompu, et trois fois un bruit éclatant se fit entendre aux étangs de **l'Averne**. Elle alors : "Quel est donc, dit-elle, cet accès de folie, qui m'a perdue, malheureuse que je suis, et qui t'a perdu, toi, Orphée ? Quel est ce grand accès de folie ? Voici que pour la seconde fois les destins cruels me rappellent en arrière et que le sommeil ferme mes yeux flottants. Adieu à présent; je suis emportée dans la nuit immense qui m'entoure et je te tends des paumes sans force, moi, hélas! qui ne suis plus tienne." Elle dit, et loin de ses yeux tout à coup, comme une fumée mêlée aux brises ténues, elle s'enfuit dans la direction opposée; [4,500] et il eut beau tenter de saisir les ombres, beau vouloir lui parler encore, il ne la vit plus, et le **nocher de l'Orcus** ne le laissa plus franchir le marais qui la séparait d'elle. Que faire ? où porter ses pas, après s'être vu deux fois ravir son épouse ? Par quels pleurs émouvoir les Mânes, par quelles paroles les Divinités? Elle, déjà froide, voguait dans la barque stygienne.

On conte qu'il pleura durant sept mois entiers sous une roche aérienne, aux bords du **Strymon** désert, charmant les tigres et entraînant les chênes avec son chant. [4,510] Telle, sous l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle gémit sur la perte de ses petits, qu'un dur laboureur aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes, elle passe la nuit à pleurer, et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, et de ses plaintes douloureuses emplit au loin l'espace. Ni Vénus, ni aucun hymen ne fléchirent son coeur; seul, errant à travers les glaces hyperboréennes et le **Tanaïs** neigeux et les champs du **Riphée** que les frimas ne désertent jamais, il pleurait Eurydice perdue et les dons inutiles de Pluton. [4,520] Les mères des **Cicones** , voyant dans cet hommage une marque de mépris, déchirèrent le jeune homme au milieu des sacrifices offerts aux dieux et des orgies du Bacchus nocturne, et dispersèrent au loin dans les champs ses membres en lambeaux. Même alors, comme sa tête, arrachée de son cou aussi blanc que le marbre, roulait au milieu du gouffre, emportée par l'Hèbre, "Eurydice !" criaient encore sa voix et sa langue glacée, "Ah ! malheureuse Eurydice !" tandis que sa vie fuyait, et, tout le long du fleuve, les rives répétaient en écho : "Eurydice !"

Notes:

Ténare : le promontoire du Ténare, au sud du Péloponèse, en Grèce, passait pour l'une des entrées possibles vers le monde infernal.

Mânes : Terme qui désigne les âmes des morts.

Erèbe : Terme qui désigne les Enfers, situés au centre de la terre.

Le Cocyte et le Styx sont deux des fleuves infernaux (les autres étant l'Achéron, le Léthé, le Phlégéon). Le Styx demeure le plus impressionnant, dans la mesure où il se développe sur neuf boucles qui enserrant les Enfers.

Tartare : L'une des régions des Enfers, où se trouvent enfermés les grands criminels, voués à des supplices éternels.

Euménides : Les trois déesses chargées de punir les parricides et les parjures (Tisiphone, Mégère et Alecto).

Ixion, pour avoir voulu séduire Junon, la femme de Jupiter, a été attaché à une roue enflammée, qui ne cesse de tourner sur elle-même.

Proserpine : La femme de Pluton, dieu des enfers (Hadès et Perséphone en grec). L'Averne : Lac près de la région de Cumès, qui était également considéré comme l'une des voies possibles vers les Enfers.

Le nocher de l'Orcus : Il s'agit de Charon, le passeur du Styx. L'Orcus est un autre nom pour les Enfers.

Strymon : Fleuve de Thrace

Tanaïs : Fleuve de Thrace, aujourd'hui le Don.

Riphée : Montagne de Scythie.

Cicones : Peuple du sud de la Thrace.

2) Pierre de Ronsard, *Sur la mort de Marie*, 1578

Comme on voit sur la branche au mois de Mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt feuille à feuille décroît :

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif, et mort, ton corps ne soit que roses.

3) G. de Nerval, « *El Desdichado* », *Les Chimères*, 1854.

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule *Etoile* est morte, - et mon luth constellé
Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

3) Paul Eluard, « *La Dame de carreau* », ***Donner à voir***, 1939.

Tout jeune, j'ai ouvert mes bras à la pureté. Ce ne fut qu'un battement d'ailes au ciel de mon éternité, qu'un battement de cœur amoureux qui bat dans les poitrines conquises. Je ne pouvais plus tomber.

Aimant l'amour. En vérité, la lumière m'éblouit. J'en garde assez en moi pour regarder la nuit, toute la nuit, toutes les nuits.

Toutes les vierges sont différentes. Je rêve toujours d'une vierge.

À l'école, elle est au banc devant moi, en tablier noir. Quand elle se retourne pour me demander la solution d'un problème, l'innocence de ses yeux me confond à un tel point que, prenant mon trouble en pitié, elle passe ses bras autour de mon cou.

Ailleurs, elle me quitte. Elle monte sur un bateau. Nous sommes presque étrangers l'un à l'autre, mais sa jeunesse est si grande que son baiser ne me surprend point.

Ou bien, quand elle est malade, c'est sa main que je garde dans les miennes, jusqu'à en mourir, jusqu'à m'éveiller.

Je cours d'autant plus vite à ses rendez-vous que j'ai peur de n'avoir pas le temps d'arriver avant que . d'autres pensées me dérobent à moi-même.

Une fois, le monde allait finir et nous ignorions tout de notre amour. Elle a cherché mes lèvres avec des mouvements de tête lents et caressants. J'ai bien cru, cette nuit-là, que je la ramènerais au jour.

Et c'est toujours le même aveu, la même jeunesse, les mêmes yeux purs, le même geste ingénu de ses bras autour de mon cou, la même caresse, la même révélation.

Mais ce n'est jamais la même femme. Les cartes ont dit que je la rencontrerai dans la vie, *mais sans la reconnaître*.

Aimant l'amour.

Textes et documents complémentaires

1) La légende d'Orphée dans les **Métamorphoses** d'Ovide.

Ovide, *Les Métamorphoses*
(X, 7 -> 80)

ORPHÉE

De là, enveloppé dans son manteau jaune safran, Hyménée s'éloigne et, traversant les plaines immenses de l'air, se dirige vers les hords des Cicones ⁵⁷². La voix d'Orphée vainement le convie à ses noces. Il y assista, à la vérité, mais n'y apporta ni paroles consacrées, ni visage joyeux, ni présage de bon augure. La torche même qu'il y tint brûla jusqu'au bout en sifflant avec une fumée qui faisait couler les larmes; même en la secouant, il n'en put tirer aucune flamme. La suite fut encore plus affligeante que le présage. Car, tandis que la nouvelle-épousée, en compagnie de la troupe des naïades, erre à l'aventure dans l'herbe, elle tombe, le talon percé par la dent d'un serpent. Quand le chantre du Rhodope l'eut assez pleurée sur la terre, ne renonçant pas à la chercher même chez les ombres, il osa descendre jusqu'au Styx par la porte du Ténare ⁵⁷³; et, fendant la foule légère des fantômes des morts pieusement mis au tombeau, il aborda Perséphoné et le maître qui règne sur le peuple maussade des ombres. Et, frappant les cordes de sa lyre pour accompagner son chant, il dit : « O divinités de ce monde souterrain où nous retombons, tous, nous créatures soumises à la mort, si je le peux, si vous me permettez de dire sans ambages et franchement la vérité, ce n'est pas le désir de voir le sombre Tartare qui est cause de ma descente ici, ni celui d'enchaîner la triple gorge, au poil fait de serpents, du monstre de la race de Méduse ⁵⁷⁴. La raison de mon voyage, c'est mon épouse; une vipère, sur laquelle elle mit le pied, a répandu dans ses veines un venin qui interrompit le cours de ses années. J'ai voulu trouver la force de supporter

573: Les Cicones: peuple habitant la côte occidentale de la Thrace.
Rhodope: montagne de Thrace.
575: Ne montait au Ténare: au sud du Péloponnèse. Ici ne descendait pas dans les Enfers avec des entrées aux Enfers.
576: L'ubue était né d'Érichon, soeur de Hécate.

cette perte, et je ne nierai pas de l'avoir tenté; l'Amour l'a emporté. C'est un dieu bien connu au-dessus d'ici, sur la terre. L'est-il aussi chez vous ? Je l'ignore, mais je suppose cependant qu'il l'y est aussi; et, si la rumeur qui rapporte le rapt de Jadis n'est pas mensongère, vous-mêmes, c'est l'Amour qui vous unit ⁵⁷⁷. Par ces lieux que remplit la crainte, par cet immense Chaos, par ce vaste royaume du silence, je vous en prie, renouez le fil trop tôt coupé du destin d'Eurydice. Tout est soumis à vos lois, et nous ne nous attardons guère avant de prendre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, la route de ce commun séjour. Nous aboutissons tous ici. Cette demeure est pour nous la dernière, et c'est vous dont le règne sur le genre humain a la plus longue durée. Elle aussi, lorsqu'elle aura vécu son juste compte d'années, le moment venu, elle sera justiciable de vous; pour toute faveur, je demande la jouissance de mon bien. Et, si le destin refuse cette grâce pour mon épouse, j'y suis bien résolu, je renonce à revenir en arrière; réjouissez-vous alors de notre double trépas. » Tandis qu'il parlait ainsi, faisant résonner les cordes de sa lyre au rythme de ses paroles, les âmes exsangues pleuraient : Tantale renonça à atteindre l'eau qui le fût, la roue d'Ixion s'arrêta, les oiseaux cessèrent de ronger la foie de leur victime, les petites-filles de Bélus d'emplir leurs urnes, et tu t'assis, Sisyphe, sur ton rocher. Pour la première fois alors, dit-on, les larmes mouillèrent les joues des Euménides, vaincues par ce chant. Ni la royale épouse ni le dieu qui règne aux Enfers n'ont le cœur d'opposer un refus à sa prière; ils appellent Eurydice. Elle se trouvait parmi les ombres nouvelles et s'avança d'un pas que retardait sa blessure. Orphée, le chantre du Rhodope, la reçoit sous cette condition, qu'il ne tournera pas ses regards en arrière jusqu'à ce qu'il soit sorti des vallées de l'Averne ⁵⁷⁸; sinon, cette faveur sera rendue vaine. Ils s'acheminent, à travers un silence que ne trouble nulle voix, par les portes d'un sentier abîmé, obscur, noyé dans un épais brouillard. Ils n'étaient plus éloignés, la limite franchie, de fouler la surface de la terre; Orphée, tremblant qu'Eurydice ne disparît et avide de la contempler, tourna, entraîné par l'amour, les yeux vers elle; aussitôt elle recula, et la malheureuse, tendant les bras, s'efforçant d'être retenue par lui, de le reculer, ne saisit que l'air incoincident. Mais, mourant pour la seconde fois, elle ne proféra aucune plainte contre son époux : de quoi se plaindra-t-elle, en effet, sinon de ce qu'il l'aimait ? Elle

les petits fils de Jedis: les Danaïdes.
579: Le Roi Averne, de la région du lac (sud de l'Italie) avait une seule entrée souterraine des Enfers.

lui dit un suprême adieu, que devaient avec peine recueillir ses oreilles, et, revenant sur ses pas, retourna d'où elle venait.
Frappé une seconde fois par la mort de son épouse, Orphée resta figé de stupeur, comme celui qui fut pris de peur en voyant les trois cous du chien infernal, dont celui du milieu était enchaîné : la terreur ne l'abandonna pas qu'il n'eût auparavant changé de nature, son corps s'étant pétrifié ⁵⁸⁰; comme aussi Orléans, qui prit sur lui la faute d'une autre et voulut paraître coupable, et, comme toi, ô malheureuse Léthaea, trop confiante dans ta beauté : cœurs jadis étroitement unis, rochers aujourd'hui que porte l'humide Ida ⁵⁸¹. Malgré ses prières, ses vains efforts pour obtenir de passer une seconde fois, le nocher l'avait écarté. Il resta cependant sept jours entiers assis sur la rive, sans prendre aucun soin de sa personne, sans toucher aux dons de Cérès; sa peine, sa douleur, ses larmes furent ses aliments. Quand il eut épuisé ses plaintes contre la cruauté des dieux de l'Érèbe ⁵⁸², il se reira sur le sommet du Rhodope et sur l'Hémus battu par les Aquilons. Pour la troisième fois, le Titan avait atteint le terme de l'année marqué par les Poissons habitants des mers, et Orphée s'était dérobé à toutes les séductions des femmes, soit parce que leur amour lui avait été funeste, soit parce qu'il avait engagé sa foi. Beaucoup pourtant brûlaient de s'unir au poète, beaucoup souffrirent d'être repoussés. Et ce fut aussi lui dont les chants apprirent aux peuples de Thrace à reporter leur amour sur de jeunes garçons et à cueillir, avant l'épanouissement de la jeunesse, le court printemps et la première fleur de l'âge tendre ⁵⁸³.

580: légende inconnue. On suppose qu'il s'agit d'un hô, ayant rencontré Hécate l'amant d'ubue aux Enfers.
581: Orléans aurait été transformé en rocher, ayant pris sur lui la faute de la femme Léthaea, qui s'opposait au mariage, avait offensé les dieux.

2) Pierre de Ronsard, la thématique de la rose :

Odes à Cassandre, I, 17 (1545)

À CASSANDRE

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
Ô vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Amours de Marie, 1555

Sonnet à Marie

Je vous envoie un bouquet, que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les eut à ces vèpres cueillies,
Tombées à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain,
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps, seront toutes flétries,
Et, comme fleurs, périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tôt serons étendus sous la lame,

Et des amours, desquelles nous parlons
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Donc, aimez-moi, cependant qu'êtes belle.

3) Nerval: Extraits **des Filles du feu** (1834), Octavie

Octavie est une jeune anglaise que Nerval a rencontrée à Marseille et retrouve ensuite sur le bateau qui l'emmène à Naples. En débarquant dans la ville, la jeune fille donne rendez-vous au poète le lendemain à Portici. Celui passe la journée et la nuit de lieu en lieu.

« [...]J'errai dans la ville déserte jusqu'au son des premières cloches ; puis, sentant le matin, je pris par les petites rues derrière Chiaia, et je me mis à gravir le Pausilippe au-dessus de la grotte. Arrivé tout en haut, je me promenais en regardant la mer déjà bleue, la ville où l'on n'entendait encore que les bruits du matin, et les îles de la baie, où le soleil commençait à dorer le haut des villas. Je n'étais pas attristé le moins du monde ; je marchais à grands pas, je courais, je descendais les pentes, je me roulais dans l'herbe humide ; mais dans mon cœur il y avait l'idée de la mort ».

« O dieux ! je ne sais quelle profonde tristesse habitait mon âme, mais ce n'était autre chose que la pensée cruelle que je n'étais pas aimé. J'avais vu comme le fantôme du bonheur, j'avais usé de tous les dons de Dieu, j'étais sous le plus beau ciel du monde, en présence de la nature la plus parfaite, du spectacle le plus immense qu'il soit donné aux hommes de voir, mais à quatre cents lieues de la seule femme qui existât pour moi, et qui ignorait jusqu'à mon existence. N'être pas aimé et n'avoir pas l'espoir de l'être jamais. C'est alors que je fus tenté d'aller demander compte à Dieu de ma singulière existence. Il n'y avait qu'un pas à faire : à l'endroit où j'étais, la montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait au bas, bleue et pure ; ce n'était plus qu'un moment à souffrir. Oh ! l'étourdissement de cette pensée fut terrible. Deux fois je me suis élancé, et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre, que j'embrassai. Non, mon Dieu ! Vous ne m'avez pas créé pour mon éternelle souffrance. Je ne veux pas vous outrager par ma mort ; mais donnez-moi la force, donnez-moi le pouvoir,

donnez-moi surtout la résolution, qui fait que les uns arrivent au trône, les autres à la gloire, les autres à l'amour!»
[...]

« C'est en ce moment que je fus saisi de l'étourdissement dont j'ai parlé ; la pensée du rendez-vous qui m'avait été donné par la jeune Anglaise m'arracha aux fatales idées que j'avais conçues. Après avoir rafraîchi ma bouche avec une de ces énormes grappes de raisin que vendent les femmes du marché, je me dirigeai vers Portici et j'allai visiter les ruines d'Herculanum[...]Je remontai à Portici et m'arrêtai pensif sous une treille en attendant mon inconnue ».

« Elle ne tarda pas à paraître, guidant la marche pénible de son père, et me serra la main avec force en me disant: « C'est bien. » Nous choisîmes un voiturin et nous allâmes visiter Pompéi. Avec quel bonheur je la guidai dans les rues silencieuses de l'antique colonie romaine. J'en avais d'avance étudié les plus secrets passages. Quand nous arrivâmes au petit temple d'Isis, j'eus le bonheur de lui expliquer fidèlement les détails du culte et des cérémonies que j'avais lues dans Apulée. Elle voulut jouer elle-même le personnage de la Déesse, et je me vis chargé du rôle d'Osiris dont j'expliquai les divins mystères. En revenant, frappé de la grandeur des idées que nous venions de soulever, je n'osai lui parler d'amour... ».

4) La perte de l'être aimé:

- V. Hugo, « Demain dès l'aube », **Les Contemplations**, Pauca meae, 1856.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

3 septembre 1847

- Paul Eluard, « Notre vie », **Le Temps déborde**, 1947.

Notre vie tu l'as faite elle est ensevelie
Aurore d'une ville un beau matin de mai
Sur laquelle la terre a refermé son poing
Aurore en moi dix-sept années toujours plus claires
Et la mort entre en moi comme dans un moulin

Notre vie disais-tu si contente de vivre
Et de donner la vie à ce que nous aimions
Mais la mort a rompu l'équilibre du temps
La mort qui vient la mort qui va la mort vécue
La mort visible boit et mange à mes dépens

Morte visible Nusch invisible et plus dure
Que la faim et la soif à mon corps épuisé
Masque de neige sur la terre et sous la terre
Source des larmes dans la nuit masque d'aveugle
Mon passé se dissout je fais place au silence

5) Le poète, porte-parole d'une cause :

- Jacques Prévert, **Paroles**, 1946, « Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France ».

Texte A : Agrippa d'Aubigné, Les Tragiques, (1616) livre 1 « Misères », vers 97 à 130

Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est, entre ses bras, de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont la nature donnait à son besson²⁰¹ l'usage ;
Ce voleur acharné, cet Ésau malheureux ?
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frère la vie,
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie.
Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshui²,
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
A la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leur coups se redouble.
Leur conflit se rallume et fait³ si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux.
Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
Elle voit les mutins, tout déchirés, sanglants,
Qui, ainsi que du cœur, des mains se font cherchant.
Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
Celui qui a le droit et la juste querelle,
Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las
Viole, en poursuivant, l'asile de ses bras.
Adonc⁴ se perd le lait, le suc de sa poitrine ;
Puis, aux derniers abois de sa propre ruine,
Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;
Or, vivez de venin, sanglante géniture,
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture ! »

Texte B : Victor Hugo, Les Châtiments, (1853) « Souvenir de la nuit du 4 »

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche
Pâle s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;

²⁰¹besson : jumeau

² meshui : aujourd'hui

³ fait : se fait, devient si furieux

⁴ Adonc : alors

Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
 Il avait dans sa poche une toupie en buis.
 On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
 Avez-vous vu saigner la mère dans les haies ?
 Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
 L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
 Disant : - Comme il est blanc ! approchez donc la lampe !
 Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! -
 Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
 La nuit était lugubre ; on entendait des coups
 De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
 - Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
 Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
 L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
 Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
 Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides
 Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
 Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
 Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
 - Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !
 Cria-t-elle ! monsieur, il n'avait pas huit ans !
 Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
 Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
 C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
 A tuer les enfants maintenant ? Ah ! mon Dieu !
 On est donc des brigands ? Je vous demande un peu :
 Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
 Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
 Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
 Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
 Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
 Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
 De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! -
 Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
 Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule
 - Que vais-je devenir à présent toute seule ?
 Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
 Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.
 Pourquoi l'a-t-on tué ? je veux qu'on me l'explique.
 L'enfant n'a pas crié vive la République. -

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
 Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Vous ne compreniez point, mère, la politique.
 Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
 Est pauvre et même prince ; il aime les palais ;
 Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
 De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
 Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
 La Famille, l'Église et la Société ;
 Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
 Où viendront l'adorer les préfets et les maires ;
 C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-mères,
 De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
 Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

Jersey, 2 décembre 1852

Texte C : Louis Aragon, Le roman inachevé (1956) « L'affiche rouge »

Vous n'avez réclamé ni gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servis simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants

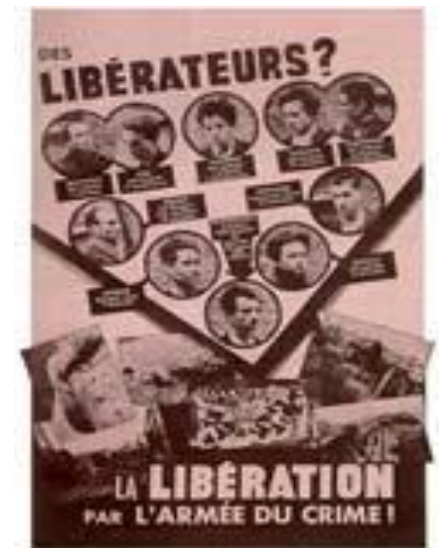
Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE

Et les mornes matins en étaient différents
Tout avait la couleur uniforme du givre
A la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Que la nature est belle et que le coeur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient le coeur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant.



Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris- France

Ceux qui pieusement...
Ceux qui copieusement...
Ceux qui tricolorent
Ceux qui inaugurent
Ceux qui croient
Ceux qui croient croire
Ceux qui croa-croa
Ceux qui ont des plumes
Ceux qui grignotent
Ceux qui andromaquent
Ceux qui dreadnoughtent
Ceux qui majusculent
Ceux qui chantent en mesure
Ceux qui brossent à reluire
Ceux qui ont du ventre
Ceux qui baissent les yeux
Ceux qui savent découper le poulet
Ceux qui sont chauves à l'intérieur de la tête
Ceux qui bénissent les meutes
Ceux qui font les honneurs du pied
Ceux qui debout les morts
Ceux qui baïonnette... on
Ceux qui donnent des canons aux enfants
Ceux qui donnent des enfants aux canons
Ceux qui flottent et ne sombrent pas
Ceux qui ne prennent pas Le Pirée pour un homme
Ceux que leurs ailes de géant empêchent de voler
Ceux qui plantent en rêve des tessons de bouteille sur la grande muraille de Chine
Ceux qui mettent un loup sur leur visage quand ils mangent du mouton
Ceux qui volent des oeufs et qui n'osent pas les faire cuire
Ceux qui ont quatre mille huit cent dix mètres de Mont-Blanc, trois cents de Tour Eiffel, vingt-cinq de tour de poitrine et qui en sont fiers
Ceux qui mamellent de la France
Ceux qui courent, volent et nous vengent, tous ceux-là, et beaucoup d'autres, entraient fièrement à l'Elysée en faisant craquer les graviers, tous ceux-là se bousculaient, se dépêchaient, car il y avait un grand dîner de têtes et chacun s'était fait celle qu'il voulait.

L'un une tête de pipe en terre, l'autre une tête d'amiral anglais ; il y en avait avec des têtes de boule puante, des têtes de Galliffet, des têtes d'animaux malades de la tête, des têtes d'Auguste Comte, des têtes de Rouget de Lisle, des têtes de sainte Thérèse, des têtes de fromage de tête, des têtes de pied, des têtes de monseigneur et des têtes de crémier.

.....

Et puis ils parlent de leurs petites affaires, de leurs enfants, de leurs bronches ; le jour se lève, on tire les rideaux chez le Président.

Dehors, c'est le printemps, les animaux, les fleurs, dans les bois de Clamart on entend les clameurs des enfants qui se marrent, c'est le printemps, l'aiguille s'affole dans sa boussole, le binocard entre au bocard et la grande dolichocéphale sur son sofa s'affale et fait la folle.

Il fait chaud. Amoureuses, les allumettes-tisons se vautrent sur leur trottoir, c'est le printemps, l'acné des collégiens, et voilà la fille du sultan et le dompteur de mandragores, voilà les pélicans, les fleurs sur les balcons, voilà les arrosoirs, c'est la belle saison.

Le soleil brille pour tout le monde, il ne brille pas dans les prisons, il ne brille pas pour ceux qui travaillent dans la mine,

ceux qui écaillent le poisson

ceux qui mangent de la mauvaise viande

ceux qui fabriquent des épingles à cheveux

ceux qui soufflent vides les bouteilles que d'autres boiront pleines

ceux qui coupent le pain avec leur couteau

ceux qui passent leurs vacances dans les usines

ceux qui ne savent pas ce qu'il faut dire

ceux qui traient les vaches et ne boivent pas le lait

ceux qu'on n'endort pas chez le dentiste

ceux qui crachent leurs poumons dans le métro

ceux qui fabriquent dans les caves les stylos avec lesquels d'autres écriront en plein air que tout va pour le mieux

ceux qui en ont trop à dire pour pouvoir le dire

ceux qui ont du travail

ceux qui n'en ont pas

ceux qui en cherchent

ceux qui n'en cherchent pas

ceux qui donnent à boire aux chevaux

ceux qui regardent leur chien mourir

ceux qui ont le pain quotidien relativement hebdomadaire

ceux qui l'hiver se chauffent dans les églises

ceux que le suisse envoie se chauffer dehors

ceux qui croupissent

ceux qui voudraient manger pour vivre

ceux qui voyagent sous les roues

ceux qui regardent la Seine couler

ceux qu'on engage, qu'on remercie, qu'on augmente, qu'on diminue, qu'on manipule, qu'on fouille qu'on assomme

ceux dont on prend les empreintes

ceux qu'on fait sortir des rangs au hasard et qu'on fusille

ceux qu'on fait défiler devant l'Arc

ceux qui ne savent pas se tenir dans le monde entier

ceux qui n'ont jamais vu la mer

ceux qui sentent le lin parce qu'ils travaillent le lin

ceux qui n'ont pas l'eau courante

ceux qui sont voués au bleu horizon

ceux qui jettent le sel sur la neige moyennant un salaire absolument dérisoire

ceux qui vieillissent plus vite que les autres

ceux qui ne se sont pas baissés pour ramasser l'épingle

ceux qui crèvent d'ennui le dimanche après-midi parce qu'ils voient venir le lundi

et le mardi, et le mercredi, et le jeudi, et le vendredi

et le samedi

et le dimanche après-midi.

Objet d'étude : le texte et sa représentation

Oeuvre complète : Jean-Luc Lagarce, Juste la fin du monde, 1990

Lectures analytiques:

1) **Prologue.**

2) **Première partie, scène 3** : tirade de Suzanne
De « J'habite toujours ici avec elle » à « de t'inquiéter ».

3) **Deuxième partie, scène 3** : tirade d'Antoine.
De : « Et nous, nous sommes fait du mal à notre tour » à « le ressentiment contre moi-même »

Documents complémentaires:

1) « Les Solitaires intempestifs » (Cahiers de Granit, texte écrit à l'occasion de la présentation du spectacle, mai 1992).

2) Jean-Luc Lagarce, Le Pays lointain, 1995, première scène, Louis, L'Amant mort déjà, Longue date.

3) DST « Prologues de théâtre » : Plaute, La Marmite ; Shakespeare, Roméo et Juliette ; Paul Claudel, Le Soulier de Satin ; Jean Anouilh, Antigone.

4) A propos de la mise en scène du Malade imaginaire de Molière faite par J.L Lagarce : réflexions sur la pièce et extraits du Journal, concernant une représentation donnée devant un public de prisonniers.

Lectures analytiques :

1) Premier extrait : **Prologue**

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après

– j'allais mourir à mon tour –

j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai,

l'année d'après,

de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tricher, à ne plus savoir,

de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini,

l'année d'après,

comme on ose bouger parfois,

à peine,

devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir faire de bruit ou commettre un geste trop violent qui réveillerait l'ennemi et vous détruirait aussitôt,

l'année d'après,

malgré tout,

la peur,

prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,

malgré tout,

l'année d'après,

je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur mes traces et faire le voyage, pour annoncer,

lentement, avec soin, avec soin et précision

– ce que je crois –

lentement, calmement, d'une manière posée

– et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout précisément, n'ai-je pas toujours été un homme posé ?,

pour annoncer,

dire,

seulement dire,

ma mort prochaine et irrémédiable,

l'annoncer moi-même, en être l'unique messager,

et paraître

– peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en toutes circonstances et depuis le plus loin que j'ose me souvenir –

et paraître pouvoir là encore décider,

me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément, toi, vous, elle, ceux-là encore que je ne connais pas (trop tard et tant pis),

me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de moi-même et d'être, jusqu'à cette extrémité, mon propre maître.

2) Deuxième extrait : **Première partie, scène 3**

SUZANNE. -J'habite toujours ici avec elle.

Antoine et Catherine, avec les enfants

- je suis la marraine de Louis -

ont une petite maison, pavillon, j'allais rectifier,

je ne sais pas pourquoi tu dois aimer (ce que je pense)

tu dois aimer ces légères nuances, petite maison, bon,
comme bien d'autres, à quelques kilomètres de nous, par là, vers la piscine découverte omnisports,
tu prends le bus 9 et ensuite le bus 62 et ensuite tu dois marcher encore un peu.
C'est bien, cela ne me plait pas, je n'y vais jamais mais c'est bien.
Je ne sais pas pourquoi,
je parle,
et cela me donne presque envie de pleurer,
tout ça,
que Antoine habite près de la piscine.
Non, ce n'est pas bien,
c'est un quartier plutôt laid, ils reconstruisent mais cela ne peut pas s'arranger,
je n'aime pas du tout l'endroit où il habite, c'est loin,
je n'aime pas,
ils viennent toujours ici et nous n'allons jamais là-bas.
Ces cartes postales , tu aurais pu mieux les choisir, je ne sais pas, je les aurais collées au mur, j'aurais pu les
montrer aux autres filles!
Bon. Ce n'est rien.
J'habite toujours ici avec elle. Je voudrais partir mais ce n'est guère possible,
je ne sais comment l'expliquer,
comment le dire,
alors je ne le dis pas.

Antoine pense que j'ai le temps,
il dit toujours des choses comme ça, tu verras (tu t'es peut-être déjà rendu compte),
il dit que je ne suis pas mal,
et en effet, si on y réfléchit- et en effet, j'y réfléchis, je ris, voilà, je me fais rire- en effet, je n'y suis pas mal, ce
n'est pas ça que je dis.

Je ne pars pas, je reste,
je vis où j'ai toujours vécu, mais je ne suis pas mal.

Peut-être

(Est-ce qu'on peut deviner ces choses-là ?)

Peut-être que ma vie sera toujours ainsi, on doit se résigner, bon,
il y a des gens et il sont le plus grand nombre,
il y a des gens qui passent toute leur existence là où ils sont nés,
et où sont nés avant leurs parents,
ils ne sont pas malheureux,
on doit se contenter,
ou du moins ils ne sont pas malheureux à cause de cela, on ne peut pas le dire,

et c'est peut-être mon sort, ce mot-là, ma destinée, cette vie.
Je vis au second étage, j'ai ma chambre, je l'ai gardée,
et aussi la chambre d'Antoine
et la tienne encore si je veux,
mais celle-là, nous n'en faisons rien,
c'est comme un débarras, ce n'est pas méchanceté, on y met les vieilleries qui ne servent plus mais qu'on n'ose
pas jeter,
et d'une certaine manière,
c'est beaucoup mieux,
ce qu'ils disent tous lorsqu'ils se mettent contre moi,
beaucoup mieux que ce que je pourrais trouver avec l'argent que je gagne si je partais.
C'est comme une sorte d'appartement
C'est comme une sorte d'appartement, mais, et ensuite j'arrête.
mais ce n'est pas ma maison, c'est la maison de mes parents,
ce n'est pas pareil,
tu dois pouvoir comprendre cela.
J'ai aussi des choses qui m'appartiennent, les choses ménagères.
tout ça, la télévision et les appareils pour entendre la musique
et il y a plus chez moi, là-haut,
je te montrerai
(toujours Antoine).
il y a plus de confort qu'il n'y en a ici-bas,
non, pas, "ici-bas", ne te moque pas de moi,
qu'il n'y en a ici.
Toutes ces choses m'appartiennent
et c'est à moi, directement,
qu'on viendrait les reprendre si je ne les payais pas.
Et quoi d'autre encore ?
Je parle trop mais ce n'est pas vrai,
je parle beaucoup quand il y a quelqu'un, mais le reste du temps, non,
sur la durée cela compense,
je suis proportionnellement plutôt silencieuse.
Nous avons une voiture, ce n'est pas seulement la mienne
mais elle n'a pas voulu apprendre à conduire,
elle dit qu'elle a peur,
et je suis le chauffeur.
C'est bien pratique, cela nous rend service et on n'est pas toujours obligés de demander aux autres.

C'est tout.

Ce que je veux dire, c'est que tout va bien et que tu aurais eu tort,
en effet,
de t'inquiéter.

3) Troisième extrait : **deuxième partie, scène 3**

ANTOINE. – Et nous, nous nous sommes fait du mal à notre tour,
chacun n'avait rien à se reprocher
et ce ne pouvait être que les autres qui te nuisaient et nous rendaient responsables tous ensemble,
moi, eux,
et peu à peu, c'était de ma faute, ce ne pouvait être que de ma faute.
On devait m'aimer trop puisque on ne t'aimait pas assez et on voulut me reprendre alors ce qu'on ne me
donnait pas, et ne me donna plus rien,
et j'étais là, couvert de bonté sans intérêt à ne jamais devoir me plaindre,
à sourire, à jouer,
à être satisfait, comblé,
tiens, le mot, comblé,
alors que toi, toujours, inexplicablement, tu suais le malheur
dont rien ni personne, malgré tous ces efforts, n'aurait su te distraire et te sauver.
Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés, lorsque tu nous abandonnas,
je ne sais plus quel mot définitif tu nous jetas à la tête,
je dus encore être le responsable,
être silencieux et admettre la fatalité, et te plaindre aussi, m'inquiéter de toi à distance
et ne plus jamais oser dire un mot contre toi, ne plus jamais même oser penser un mot contre toi,
rester là, comme un benêt, à t'attendre.
Moi, je suis la personne la plus heureuse de la terre,
et il ne m'arrive jamais rien, et m'arrive-t-il quelque chose que je ne peux me plaindre, puisque, « à l'ordinaire »,
il ne m'arrive jamais rien.
Ce n'est pas pour une seule fois,
une seule petite fois,
que je peux lâchement en profiter.
Et les petites fois, elles furent nombreuses, ces petites fois où j'aurais pu me coucher par terre et ne plus jamais
bouger,
où j'aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais répondre,
ces petites fois, je les ai accumulées et j'en ai des centaines dans la tête,
et toujours ce n'était rien, au bout du compte,
qu'est-ce que c'était ?
je ne pouvais pas en faire état,

je ne saurais pas les dire
et je ne peux rien réclamer,
c'est comme s'il ne m'était rien arrivé, jamais.
Et c'est vrai, il ne m'est jamais rien arrivé et je ne peux prétendre.

Tu es là, devant moi,
je savais que tu serais ainsi, à m'accuser sans mot,
à te mettre debout devant moi pour m'accuser sans mot,
et je te plains, et j'ai de la pitié pour toi, c'est un vieux mot,
mais j'ai de la pitié pour toi,
et de la peur aussi, et de l'inquiétude,
et malgré toute cette colère, j'espère qu'il ne t'arrive rien de mal,
et je me reproche déjà
(tu n'es pas encore parti)
le mal qu'aujourd'hui je te fais.
Tu es là,
tu m'accables, on ne peut plus dire ça,
tu m'accables,
tu nous accables,
je te vois, j'ai encore plus peur pour toi que lorsque j'étais enfant,
et je me dis que je ne peux rien reprocher à ma propre existence,
qu'elle est paisible et douce
et que je suis un mauvais imbécile qui se reproche déjà d'avoir failli se lamenter,
alors que toi,
silencieux, ô tellement silencieux,
bon, plein de bonté,
tu attends, replié sur ton infinie douleur intérieure dont je ne saurais même imaginer le début du début.
Je ne suis rien,
je n'ai pas le droit,
et lorsque tu nous quitteras encore, que tu me laisseras,
je serai moins encore,
juste là à me reprocher les phrases que j'ai dites,
à chercher à les retrouver avec exactitude,
moins encore,
avec juste le ressentiment,
le ressentiment contre moi-même.

Textes complémentaires :

1) Présentation de Jean-Luc Lagarce : « Nous avons trente ans »

« Les Solitaires intempestifs » (Cahiers de Granit, texte écrit à l'occasion de la présentation du spectacle, mai 1992).

Nous avons trente ans.

Nous croisons parfois quelques gamins qui nous disent: "De ton temps..."

Nous sommes nés à la fin de la Guerre Froide, nos parents ont l'âge de Brigitte Bardot, Johnny Hallyday et Pierrot le Fou.

Ils auraient l'âge de Jean Seberg si elle avait voulu.

Nous sommes les petits frères des fameux enfants de Marx et de Coca-Cola et nos écoles sont restées fermées pendant le mois de mai 1968.

Nous sommes devenus sans nous en rendre compte les aînés de la Génération morale.

Nous faisons l'amour en pensant à la Mort et nous sommes inquiets de la Paix.

Nous sommes Fabrice à Austerlitz : nous ne voyons rien des batailles et des réalités du monde.

Nous sommes amusés de notre propre nostalgie. Nous sommes nourris de nos livres et des livres de ceux qui nous précédèrent.

Nous aimons les chansons qui nous parlent de chansons et les films qui nous parlent de cinéma.

Nous marchons paisiblement dans la peur et la beauté des catastrophes ou des utopies les plus terribles.

Nous ne sommes faits que des souvenirs qu'on nous inculqua.

Nous ne sommes pas des références.

2) Jean Luc Lagarce, Le pays lointain (1997), scène 1

PERSONNAGES

LOUIS
LONGUE DATE
L'AMANT, MORT DÉJÀ
UN GARÇON, TOUS LES GARÇONS
LE GUERRIER, TOUS LES GUERRIERS
LE PÈRE, MORT DÉJÀ
LA MÈRE
ANTOINE, *le frère de Louis*
SUZANNE, *la sœur de Louis*
CATHERINE, *la femme d'Antoine*
HÉLÈNE

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après.

L'AMANT, MORT DÉJÀ. – Une année après que je meurs, que je suis mort ?

LOUIS. – Exactement ça.
L'année d'après,
j'étais resté, là, seul, abandonné, toutes ces sortes de choses,
plus tard, l'année d'après,
– j'allais mourir à mon tour –
(j'ai près de quarante ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai)
l'année d'après, je décidai de revenir ici. Faire le chemin à l'inverse.

LONGUE DATE. – Histoire d'un jeune homme qui décide de revenir sur ses traces, revoir sa famille, son monde, à l'heure de mourir.
Histoire de ce voyage et de ceux-là, perdus de vue, qu'il rencontre et retrouve.

LOUIS. – Il y a encore ma famille qui vit dans ce coin-là.
Je vais aller les voir, je dis ça, parler avec eux, régler cette affaire,
ce qu'on n'a pas dit et qu'on souhaite dire avant de disparaître – on ne le gardera pas dans la tête, on s'en débarrassera –
je ferai ce voyage et ensuite, j'en aurai terminé, je rentrerai chez moi et j'attendrai.
Je serai paisible.
Je dis ça.

L'AMANT, MORT DÉJÀ. – Tu disais que jamais plus tu n'y reviendrais, que jamais plus tu n'y mettrais les pieds, t'ai toujours entendu dire ça, j'ai à peine le dos tourné, tu te précipites.

Il ne disait pas cela ? Ne l'ai pas toujours entendu dire ça ?

LOUIS. – Le dos tourné. Ces expressions.

L'AMANT, MORT DÉJÀ. – Et encore, ton refus, l'ai assez entendu, et les derniers temps plus encore
– mes derniers temps, manière de plaisanterie –
les derniers temps plus encore, ton refus de simplement regarder en arrière, promesse et pas autre chose, promesses de ne pas chercher de solutions, et pas même de solutions, ne pas chercher d'explications, promesses, ton refus de rien chercher à retenir.

LONGUE DATE. – L'ai toujours entendu dire, en effet – suis d'accord avec toi – l'ai toujours entendu dire cela et bien d'autres choses encore, l'ai toujours entendu dire, et se faire et nous faire et faire des promesses et toutes plus définitives les unes que les autres, principe essentiel des promesses,
l'ai toujours entendu dire que jamais plus il ne bougerait, jamais plus il ne reviendrait,
que jamais plus, il ne s'en irait en arrière,
cette phrase-là : « A quoi bon ? »

LOUIS. – A quoi bon ?...

LONGUE DATE. – Et le lendemain de ta mort,

L'AMANT, MORT DÉJÀ. – Le lendemain de ma mort.
A peine le dos tourné.

LONGUE DATE. – Et le lendemain de ta mort, peu de temps après,
entendons par là, les jours qui suivent, les semaines, les

mois, les jours qui suivent,
entendons par là, plus encore,
promesses plus définitives encore, et à toi, de fait,
mort maintenant,
à toi et donc infranchissables, indestructibles, plus pro-
messes encore que promesses faites aux vivants,
après ta mort, les jours qui suivent, dans sa solitude plus
grande et si nouvelle, plus grande et plus nouvelle encore,
dans sa solitude, il promet et jure,
cela encore plus fort que promettre,
il jure que jamais plus, à l'instant où la Mort viendra le
prendre à son tour, il jure que jamais plus il ne bougera, il
ne retournera nulle part en arrière, ne regardera rien, ne lira
pas ce qui est écrit, ne fera pas le rangement de sa vie, ne
collera pas les photographies dans un album,
il jure qu'il ne cherchera pas à changer ce qui fut, à
modifier son histoire, il jure qu'il ne cherchera pas à
corriger, modifier le passé, car c'est bien du passé qu'il est
question, il jure à lui-même,
et à toi,
mort maintenant,
il jure qu'il ne cherchera plus à tricher, à l'ultime moment,
et qu'il ne cherchera pas non plus à s'arranger, car d'arran-
gement encore qu'il est question, et d'arrangement avec le
passé, pas autre chose,
il dit tout cela et pourtant, presque aussitôt...

L'AMANT, MORT DÉJÀ. – Est-ce que tu ne le connaissais pas
mieux que moi ?

LONGUE DATE. – Et pourtant, aussitôt, après avoir dit ça,
change d'avis et triche, et renonce, et se précipite.

Fait exactement le contraire.

Retourne sur ses pas en espérant tout revoir et remettre en
cause, et organiser sa vie, ce que fut sa vie, organiser ce que
fut sa vie comme il l'imagine.

L'AMANT, MORT DÉJÀ. – Histoire donc, ce que tu as dit,
histoire d'un jeune homme, d'un homme jeune encore,
histoire d'un homme jeune à l'heure de mourir, qui décide
de revenir sur ses traces, revoir sa famille, retraverser son
Monde, à l'heure de mourir.

Histoire de ce voyage et de ceux-là, tous ceux-là, perdus de
vue, qu'il rencontre et retrouve, qu'il cherche à rencontrer
et retrouver.

Cette légende, celle-là qu'on raconte aux enfants :

à l'heure de sa Mort, revoir toute sa vie.

Et légende encore, celle-là pour les agonisants à peine
terrifiés qu'on souhaiterait voir s'apaiser :

à l'heure de sa Mort, pouvoir, juste, régler quelques
comptes, revoir quelques erreurs, terminer ce qu'on aban-
donna, s'excuser de ses mensonges, pardonner ses offen-
ses, l'expression exacte, me souviens de ça, finir les
conversations inachevées, conversations en suspens qui
toujours nous préoccupèrent, et obtenir

« Qu'est-ce que cela fait, maintenant, on peut te dire »
et obtenir le fin mot des histoires, l'exacte vérité.

Je l'accompagne.

Tu l'accompagnes encore, tu marches à ses côtés ?

LONGUE DATE. – Oui. Je serai juste là.

LOUIS. – Je raconte.

L'AMANT, MORT DÉJÀ. – Je ne bouge pas. Je n'interviens
pas. Je n'en ai pas les moyens.

Je me pose par là, je m'assieds.

LONGUE DATE. – On écoute.

Va.

(...)

3) DST : « Prologues de théâtre »

Texte 1 : Plaute, La Marmite (vers 200 avant JC)

Prologue : le dieu Lare

« QUE mon aspect ne vous étonne pas ; deux mots vont me faire connaître : je suis le dieu Lare²¹ de cette famille, là, dans la maison d'où vous m'avez vu sortir. Il y a bien des années que j'y demeure ; j'étais le dieu familier du père et de l'aïeul de celui qui l'occupe aujourd'hui. L'aïeul me confia un trésor inconnu de tout le monde, et l'enfouit au milieu du foyer, me priant, me suppliant de le lui conserver. A sa mort, voyez son avarice, il ne voulut point dire le secret à son fils, et il aima mieux le laisser pauvre, que de lui découvrir son trésor ; un père ![...] Quand cet homme cessa de vivre, moi, gardien du dépôt, je voulus voir si le fils me rendrait plus d'honneur que son père. Ce fut bien pis encore, mon culte fut de plus en plus négligé. Notre homme eut ce qu'il méritait ; je le laissai mourir sans être plus avancé. Un fils lui succéda : c'est le possesseur actuel de la maison ; caractère tout-à-fait semblable à son aïeul et à son père. Il a une fille unique. Elle, au contraire, m'offre chaque jour, soit un peu de vin, soit un peu d'encens, ou quelque autre hommage ; elle m'apporte des couronnes. Aussi est-ce à cause d'elle que j'ai fait découvrir le trésor par son père Euclion, afin que, s'il voulait la marier, cela lui devînt plus facile. Elle a été violée par un jeune homme de très bonne maison ; il la connaît, mais il n'est point connu d'elle, et le père ignore ce malheur. Aujourd'hui le vieillard, leur voisin, ici (*montrant la maison de Mégadore*), la demandera en mariage : c'est moi qui lui inspirerai ce dessein pour ménager à l'amant l'occasion d'épouser. Car le vieillard qui la recherchera est justement l'oncle du jeune homme qui l'a déshonorée, dans les veillées de Cérès²². Mais j'entends le vieil Euclion, là, dans la maison, grondant selon sa coutume. Il contraint sa vieille servante à sortir, de peur qu'elle n'évente son secret. Il veut, je crois, visiter son or, et s'assurer qu'on ne l'a pas volé. »

Texte 2 : Shakespeare, Roméo et Juliette (1594)

Le chœur :

« Deux familles, égales en noblesse, dans la belle Vérone, où nous plaçons notre scène, sont entraînées par d'anciennes rancunes à des rixes nouvelles où le sang des citoyens souille les mains des citoyens. Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies a pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux dont la ruine néfaste et lamentable doit ensevelir dans leur tombe l'animosité²³ de leurs parents. Les terribles péripéties de leur fatal amour et les effets de la rage obstinée de ces familles, que peut seule apaiser la mort de leurs enfants, vont en deux heures être exposés sur notre scène. Si vous daignez nous écouter patiemment, notre zèle s'efforcera de corriger notre insuffisance ».

Texte 3, Paul Claudel, le Soulier de satin (1929)

PREMIÈRE JOURNÉE, SCÈNE PREMIÈRE

L'Annoncier, le Père Jésuite.

L'annoncier - Fixons, je vous prie, mes frères, les yeux sur ce point de l'Océan Atlantique qui est à quelques degrés au-dessous de la Ligne²⁴ à égale distance de l'Ancien et du Nouveau Continent. On a parfaitement bien représenté ici l'épave d'un navire démâté qui flotte au gré des courants. Toutes les grandes constellations de l'un et de l'autre hémisphères, la Grande Ourse, la Petite Ourse, Cassiopée, Orion, la Croix du Sud, sont suspendues en bon ordre comme d'énormes girandoles²⁵ et comme de gigantesques panoplies²⁶ autour du ciel. Je pourrais les toucher avec ma canne. Autour du ciel. Et ici-bas un peintre qui voudrait représenter l'œuvre des pirates – des Anglais probablement – sur ce pauvre bâtiment espagnol, aurait précisément l'idée de ce mât, avec ses vergues et

²¹ Lare : dieu chargé de protéger la maison et ses habitants. Il était d'usage chez les Romains de lui rendre un culte (prières, offrandes de boissons ou de nourriture).

²² Cérès est la divinité romaine de la terre et des moissons.

²³ Animosité : antipathie, haine.

²⁴ La Ligne : l'équateur

²⁵ « Girandoles » a ici le sens de guirlandes lumineuses.

²⁶ Panoplie : à l'origine, armure complète d'un chevalier, ici ensemble d'objets de décoration

ses agrès²⁷, tombé tout au travers du pont, de ces canons culbutés, de ces écoutes²⁸ ouvertes, de ces grandes taches de sang et de ces cadavres partout, spécialement de ce groupe de religieuses écroulées l'une sur l'autre. Au tronçon du grand mât est attaché un Père Jésuite, comme vous voyez, extrêmement grand et maigre. La soutane déchirée laisse voir l'épaule nue. Le voici qui parle comme il suit : « Seigneur, je vous remercie de m'avoir ainsi attaché... » Mais c'est lui qui va parler. Écoutez bien, ne touchez pas et essayez de comprendre un peu. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle. (*Sort l'Annoncier.*)

LE PÈRE JÉSUISTE. - Seigneur, je Vous remercie de m'avoir ainsi attaché ! Et parfois il m'est arrivé de trouver vos commandements pénibles

Et ma volonté en présence de Votre règle

Perplexe, rétive.

Mais aujourd'hui il n'y a pas moyen d'être plus serré à Vous que je ne le suis et j'ai beau vérifier chacun de mes membres, il n'y en a plus un seul qui de Vous soit capable de s'écarter si peu.

Et c'est vrai que je suis attaché à la croix, mais la croix où je suis n'est plus attachée à rien. Elle flotte sur la mer.

La mer libre à ce point où la limite du ciel connu s'efface

Et qui est à égale distance de ce monde ancien que j'ai quitté

Et de l'autre nouveau.

Texte 4 (donné pour mémoire) : Anouilh, Antigone (1944)

Un décor neutre. Trois portes semblables. Au lever du rideau, tous les personnages sont en scène. Ils bavardent, tricotent, jouent aux cartes.

Le prologue se détache et s'avance.

Le prologue : Voilà. Ces personnages vont vous jouer l'histoire d'Antigone. Antigone, c'est la petite maigre qui est assise là-bas, et qui ne dit rien. Elle regarde droit devant elle. Elle pense. Elle pense qu'elle va être Antigone tout à l'heure, qu'elle va surgir soudain de la maigre jeune fille noire et renfermée que personne ne prenait au sérieux dans la famille et se dresser seule en face du monde, seule en face de Créon, son oncle, qui est le roi. Elle pense qu'elle va mourir, qu'elle est jeune et qu'elle aussi, elle aurait bien aimé vivre. Mais il n'y a rien à faire. Elle s'appelle Antigone et il va falloir qu'elle joue son rôle jusqu'au bout... Et, depuis que ce rideau s'est levé, elle sent qu'elle s'éloigne à une vitesse vertigineuse de sa sœur Ismène, qui bavarde et rit avec un jeune homme, de nous tous, qui sommes là bien tranquilles à la regarder, de nous qui n'avons pas à mourir ce soir.

Le jeune homme avec qui parle la blonde, la belle, l'heureuse Ismène, c'est Hémon, le fils de Créon. Il est le fiancé d'Antigone. Tout le portait vers Ismène : son goût de la danse et des jeux, son goût du bonheur et de la réussite, sa sensualité aussi, car Ismène est bien plus jolie qu'Antigone, et puis un soir, un soir de bal où il n'avait dansé qu'avec Ismène, un soir où Ismène avait été éblouissante dans sa nouvelle robe, il a été trouver Antigone, qui rêvait dans un coin, comme en ce moment, ses bras entourant ses genoux, et lui a demandé d'être sa femme. Personne n'a jamais compris pourquoi. Antigone a levé sans étonnement ses yeux graves sur lui et elle lui a dit 'oui' avec un petit sourire triste... L'orchestre attaquait une nouvelle danse, Ismène riait aux éclats, là-bas, au milieu des autres garçons, et voilà, maintenant, lui, il allait être le mari d'Antigone. Il ne savait pas qu'il ne devrait jamais exister de mari d'Antigone sur cette terre et que ce titre princier lui donnait seulement le droit de mourir.

Question sur le corpus:

Quelle relation ces prologues veulent-ils instaurer avec le public? Dans quel but?

Écriture:

- [Commentaire](#)

Vous commenterez le texte de Claudel (texte 3).

- **Dissertation**

Dans quelle mesure le spectateur est-il partie prenante de la représentation théâtrale ?

Vous répondrez en faisant référence aux textes du corpus, aux œuvres étudiées en classe, et à celles que vous avez vues ou lues.

²⁷ Les « vergues » servent à porter la voile ; les « agrès » désignent l'ensemble de ce qui concerne la mâture d'un navire.

²⁸ Écoutes : ouvertures pratiquées dans le pont d'un navire pour accéder aux entreponts et aux cales

• Écriture d'invention

Vous allez assister à la représentation d'une pièce que vous ne connaissez pas. Les lumières s'éteignent progressivement. Vous découvrirez alors l'espace scénique. Faites part de vos réactions, de cette expérience des premiers instants du spectacle.

Attention, il ne s'agit ni de raconter la pièce, ni de la résumer, mais de rendre compte d'une expérience de spectateur de théâtre dans ce qu'elle a de caractéristique.

4) Le malade imaginaire, mis en scène par Jean-Luc Lagarce

(Présentation du spectacle, et extraits du Journal)

Le malade imaginaire

De Molière

(Réflexions sur la pièce).
J.L. Lagarce.

ON SE coucherait pour toujours, on dirait qu'on est malade. On serait comme un enfant perdu, un vieil enfant redevenu petit. Plus jamais on ne sortirait. Que nous importe le monde ! On resterait dans le lit, au chaud, dans la douceur des draps, on ne serait plus obligé à rien, on pourrait se soustraire à ses devoirs, rien ne nous obligerait, on aura tous les droits. On se ferait câliner, on pourrait pleurer sur soi-même à nouveau, on ne sera plus jamais responsable, on sera plus enfant que ses propres enfants, on pourrait même s'en débarrasser, les mettre au couvent ou les vendre pour essais anatomiques à la Faculté des Sciences – on pourra jouer à des jeux imbéciles, être peu à peu comme un bébé idiot, être l'enfant désespéré de sa propre épouse, être le cadet perdu d'un grand frère sérieux, avoir des exigences, faire des caprices.

On ne sera plus qu'un corps peu à peu. Ce sera bien. Un corps un peu lourd au milieu du monde, au milieu de la maison, un corps échoué là, à ne plus vouloir bouger vraiment. à attendre.

.../...

Un corps autour duquel on doit tourner, un corps qui dévore tout, qui empêche les autres de vivre, qui les engloutit, les dévore et les noie, un corps égoïste et monstrueux qui nie l'existence des autres corps, qui ne parle que de lui.

On attendra la Mort. On retournera à l'état d'avant la Naissance.

On ne veut rien d'autre que le soin des autres, on ne donne plus rien, on exige tout. On a peur aussi – à trop jouer on se perd à son propre jeu, on se laisse engloutir dans sa propre imagination – on a peur de cette lente et douce descente vers la douceur extrême, la mollesse et l'abandon.

On s'effraie de ce bien-être qui vous prend, de cette faiblesse si paisible. Le plaisir à se regarder

mourir sans souffrance. S'aimer soi-même et flotter peu à peu entre le rêve et la réalité, être épuisé et heureux de disparaître, ne plus rien sentir, ne plus rien éprouver. Délirer un peu, avoir peur parfois, voir des fantômes, des vampires, donner sa fille à un médecin disséqueur de jeunes femmes, battre les enfants, confondre sa bonne avec un vieillard, se faire couper un bras, arracher un œil, faire le mort, être mort vraiment.

Disparaître. Rester seul, avec juste, s'éloignant, de plus en plus lointaine, la voix de la sagesse qui tenterait de vous maintenir en vie, de vous garder en conscience. Rester seul enfin, médecin de ses propres douleurs, être bien sans personne, n'avoir jamais de comptes à rendre, être bien, oui, comme avant de naître, comme après mourir, pareil.

MOLIÈRE EN PRISON

DIMANCHE 26 JUIN 1994
Paris. Chez moi. 10 h 15.

Nouveau cahier. Le précédent fut « dévoré » littéralement – de avril à juin – car il était moins épais d'une part, mais aussi parce que j'y écris, c'est net, beaucoup plus, plus longtemps et plus souvent.

Ces carnets tiennent désormais une très grande place, un grand rôle, bien ou mal (plutôt bien) et jouent la partition dans ma vie probablement d'une manière plus importante, plus « utile ». (Tant dans le récit qu'une certaine forme d'« analyse » (sic).) Ils m'aident à vivre, je crois bien, et du moins ils m'aident à admettre la vie qui m'échoit et la vie que je me construis (car tout ne m'échoit pas, tout de même...).

(...)

Dernière du *Malade imaginaire* à Rennes. 85 ou 86^e représentation, je ne sais pas.

Dernière d'une longue série de représentations, d'une part – 25 fois à Rennes même avec les liens qui s'établissent avec ce théâtre – et dernière encore où joueront Olivier Achard et Olivier Py.

Dernière donc.

Et avant-dernière surtout peut-être : jeudi, l'après-midi, il avait été « organisé » une représentation à la prison de la ville. C'était une drôle d'histoire, un drôle de projet : le théâtre – et Françoise Du Chaxel et Catherine Dan, les proches collaboratrices de de Véricourt,

les âmes du théâtre, travaillent beaucoup et régulièrement avec la maison d'arrêt, cette prison-là, et celle des femmes encore – le théâtre proposa aux acteurs, les semaines précédentes de « faire quelque chose », une lecture, un débat, je ne sais quoi.

Je n'étais pas là, les acteurs décidèrent dans une belle unanimité (et ils n'en furent pas coutumiers) de refuser l'idée d'« animation socioculturelle », ces masques de la bonne conscience – Elizabeth et Olivier avaient joué *Mon père qui fonctionnait...* et en gardaient un souvenir très dur de malhonnêteté intellectuelle – et de jouer donc sans costumes, sans lumières, sans décor *Le Malade imaginaire* dans son intégralité.

D'être acteur, de faire entendre un texte, une langue, une histoire, des rapports entre les gens, de faire son travail, d'exercer son art dans les conditions les plus optimales – malgré l'absence de tout : décor, costumes – et d'aller au-devant des prisonniers sans un discours « animation ».

Le moins que l'on puisse dire c'est que je suis très opposé, comment pourrait-on dire ? « politiquement » à ce genre d'intervention, aller en prison comme d'autres d'ailleurs vont jouer pour les vieilles personnes, pour les handicapés, les malades en phase finale ou les enfants de 5 ans.

D'autre part, il est évident que j'étais terrorisé intérieurement d'une manière très irrationnelle à la simple idée, quant à moi de devoir entrer dans une prison (et c'était peut-être cela le pire !).

Mais les acteurs avaient décidé une chose grave, importante en commun, et ils eurent souvent du mal à se réunir (et c'est normal dans une troupe ainsi constituée et sur une tournée aussi longue) et bien sûr ils vinrent

me dire que je pouvais refuser (on avait soumis la décision finale à mon avis).

Dans un premier temps il fut décidé que je n'irais pas. François qui entendait très fortement mon angoisse intime m'encouragea même à rester sur la touche et se chargea avec Françoise Du Chaxel et le personnel pénitentiaire du « repérage » des lieux.

Et peu à peu, les semaines passant, le plan de l'espace absolument sommaire (on ne saurait mieux dire), les multiples détails liés à l'absence de coulisses et donc d'entrées et de sorties, l'absence de décor, des ponctuations fortes de la lumière ou de la musique commentèrent à précociter les uns et les autres, à donner lieu à d'infimes jolies – et inquiètes – conversations dont on s'efforçait de ne pas m'accabler – décision des acteurs et on respectait mon choix – mais dont l'air de rien on espérait que je me mêle un peu.

François s'en fit gentiment l'écho venant à la pêche à quelques solutions à des problèmes qui semblaient toujours abyssaux aux acteurs : « Mais quand j'entre, à l'ordinaire, je suis caché et là... »

Et je finis par décider de régler tout ça sur le papier (il ne pouvait être question de répéter dans les lieux !), de choisir pour l'un ou pour l'autre dans sa garde-robe personnelle le costume « civil » qui puisse le servir au mieux et qui soit la merveilleuse équivalence « aujourd'hui » de son personnage, de « cacher » des entrées et des sorties, et surtout de donner une grammature des entrées et des sorties, des places à occuper dans « les absences de coulisse à vue » et même au fond de donner des conseils de jeu – François notamment, j'ouais tout de même Monsieur Purgon attaché à des

filis, manœuvré par trois techniciens avec un déguisement et un faux crâne et un maquillage qui le font ressembler à un oiseau fantastique de Bosch avec un mioiro HF qui modifie sa voix et des éclats de lumière impressionnants ! Il devait jouer la même scène face à un Argan sur un petit lit en fer, dans une lumière d'étoilé que laissent passer de grandes fenêtres avec barreaux, « sur terrrain plat », avec sa beauté et son corps à lui. Ça change !

Et comme mon armée semblait inquiète, je décidai, écrasé d'angoisse et le sourire paisible et mensonger du type qui en a vu d'autres, de partir les rejoindre et d'assister en garant « responsable » à cette bizarre bataille.

Ce fut une représentation magnifique, terrible, un moment de théâtre, d'engagement des gens, des acteurs d'une force, d'une certaine violence aussi, et d'une grande beauté. Il y avait là au milieu d'une grande salle – c'est une prison du XIX^e siècle toute en briques rouges, en barreaux... – un petit lit en fer de prisonnier pour Argan et des acteurs en costume de ville, gens d'aujourd'hui, disant un texte, une langue, une poésie superbes !

Et en face, il y avait cinquante hommes, des voleurs, des criminels – un gamin de 16 ans dont me parla Du Chaxel qui le connaît et qui est condamné pour douze ans pour le meurtre d'un homme et qui regardait cela penché en avant et deux hommes encore qui vinrent me parler ensuite et me dirent qu'ils allaient écrire à leurs enfants pour leur raconter cet après-midi-là.

C'était grave. On riait peu (même si Mireille, la plus terrorisée de la troupe, et Acharé faisaient beaucoup rire comme à leur habitude) et c'était une belle et grande chose.

Au milieu de la scène entre les deux frères, Béralde et Argan, qui est, je le dis toujours, « la scène qui me fit monter la pièce » et qui nous inquiétait le plus par sa durée, sa difficulté, l'attention était telle qu'à l'instant essentiel :

« Que faire quand on est malade... ?

– Rien, mon frère.

– Rien ?

– Rien. »

Les larmes me vinrent aux yeux.

Les acteurs sont effrayants d'égoïsme, de satisfaction et souvent je les déteste dans leurs petites médiocrités et leur oubli de l'Art, mais là ils étaient beaux, nobles et de magnifiques guerriers.

Du Chaxel et Catherine Dan et moi bouleversés, avions du mal à leur dire, mais ce combat-là, ce n'était pas rien.

Et le soir, jouant une seconde fois, épuisés dans leurs beaux costumes d'apparat, ils se croisaient en coulisse dans un rituel étrange, drôle et plein de respect.

Et pour la dernière, ils « jetèrent » tout dans la bataille, faisant hurler de rire la salle ou la tenant dans le silence et l'émotion et firent un beau triomphe.

Ils sont pénibles mais ils sont de belles personnes. Ne pas oublier ça.

*Connaissez-vous Jean-Luc Lagarce ?
(ed: Es Solitaires intempestifs.)*